FABLES

DU BONHOMME

DE LA VALLÉE DU PERCHE.

LES OUVRAGES SUIVANS,

DU MÊME AUTEUR,

paraîtront dans le courant de l'année 1838 :

Les Livres IV, V, VI et VII des FABLES.

LA SYMPATHIE, histoire contemporaine.

JULIANE, ou *le Lis de la vallée du Perche*, histoire du onzième siècle.

IMPRIMERIE DE G.-A. DENTU,
3 *et* 5, *rue des Beaux-Arts.*

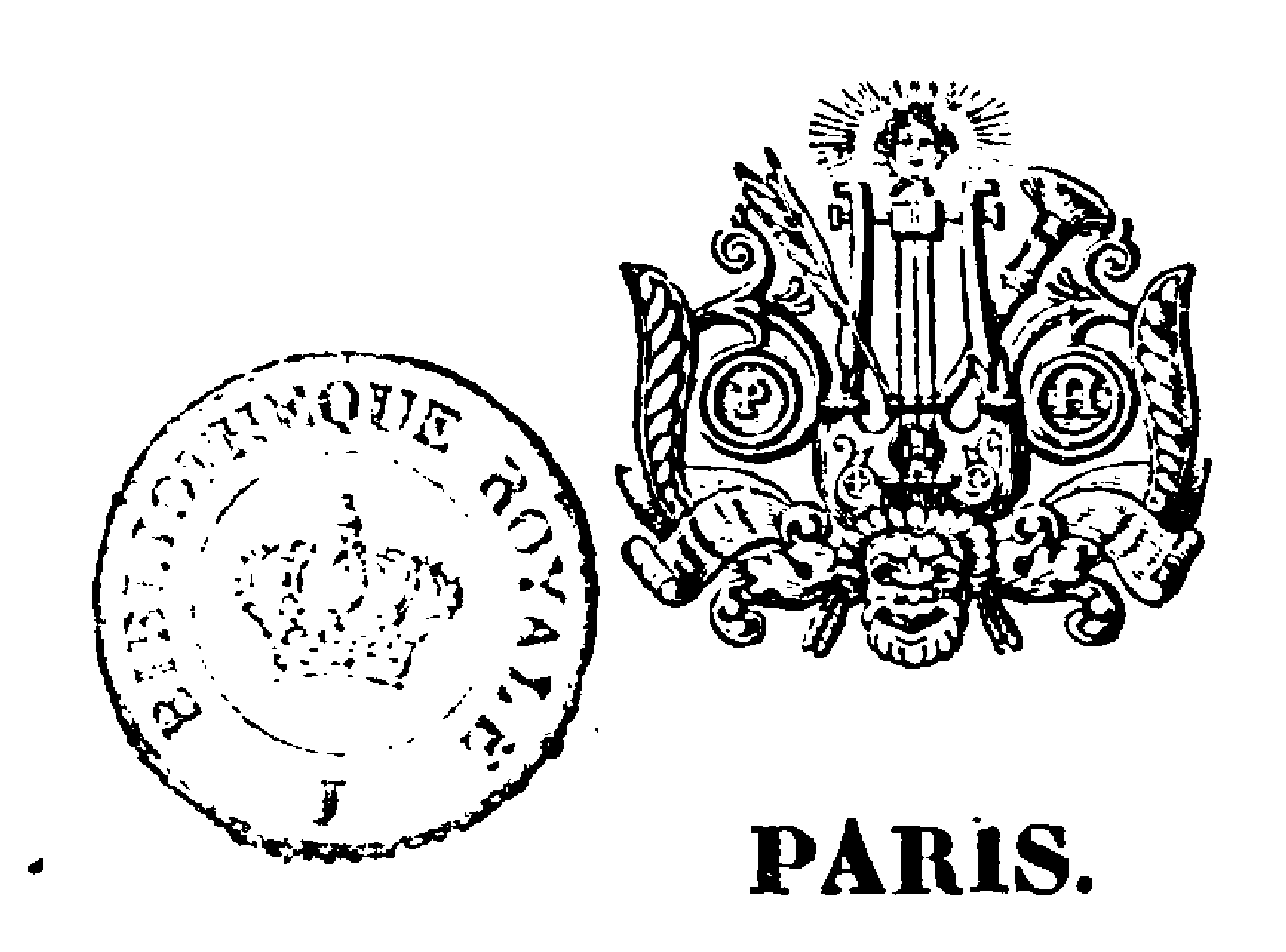
FABLES

DU BONHOMME

de la vallée du Perche.

J'ai vu le Crime et les Mégères,
Au village, à la cité,
Faire couler larmes amères,
Puis obtenir l'impunité....
J'ai dit : Plaidons...... ....

(Page 2.)



PARIS.

G.-A. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
Palais-Royal, galerie vitrée, n° 13.

1838.

AU LECTEUR.



A tout livre une préface..... — A quoi bon? — Je vous ai compris; vous voulez dire : Pourquoi faire un livre, et surtout un livre de fables? Je ne sais comment m'expliquer cette audace; mettez un autre mot, si vous le vou- Mes sujets trouvés, puis rimés, je me us dit : Est-ce sérieusement que j'ai formé le projet de livrer au public ces gaîtés naïves,

bonnes pour les veillées du Perche, lorsque la flamme vive et scintillante de l'âtre noirci se reflète sur les traits vénérables de l'aïeule qui sourit, comme sourit une mère, au cercle joyeux formé par ses enfans? J'ai balancé, je l'avoue, à prendre une décision. Hélas! je n'en suis plus là..... Mes fables et moi nous voici exposés, dans toute notre nudité, à l'œil du public. — Et la censure! — Mon Dieu! Je ne dis pas : je la redoute; je ne dis pas : je la brave. Ce qui est certain, c'est que je la laisserai faire ses ongles sur moi. N'est-ce pas rendre service à l'auteur qui demain, dans quelques jours, viendra comme nous, mes fables et moi, se placer sur la scène? Je crois donc faire un acte de charité : premier point.

Pendant long-temps je n'ai connu le monde

que sous un jour qui lui est favorable. J'ai vécu au milieu de familles affectueuses et conservant, avec religion, les coutumes d'autrefois, celles qui, dans la province, se transmettent pures et fraîches. J'étais heureux dans cet intérieur de l'amitié sans faste et de la sincérité sans détours. J'étais, je pense, comme un enfant sans soucis, sans pensée d'avenir, sans regret du passé, tout entier dans le présent; et ce présent était délicieux!

Un beau matin je me mets en tête, folie de jeune homme! de devenir touriste; de voir, de comparer; le dirai-je? de juger de l'ensemble de la société. Grande fut ma surprise... J'étais si neuf! Je crois, en vérité, l'être encore. Cependant à force d'entendre celui-ci, de suivre cet autre, de toucher enfin les choses

et les hommes, je n'ai pu tenir contre le besoin d'esquisser et ce que j'ai vu et ce que j'ai entendu. J'ai souffert souvent... Et qui n'a pas souffert? J'ai trouvé des contradictions qui pressurent une âme neuve mais impressionnable... Quel homme n'a connu ces épreuves? J'ai rencontré des juges sans cœur et sans délicatesse..... C'est si commun qu'il y a simplicité à le dire. Tout cela pourtant m'a agité..... — Ainsi, vous venez, armé du fouet de la satire, poursuivre ce troupeau de Zoïles, d'êtres froids et injustes! — Je ne vous comprends pas. Je le répète, puisqu'il le faut, j'ai esquissé ce que j'ai vu...., et je présente mon croquis avec la plus grande bonhomie. Si quelqu'un se reconnaît dans mes ébauches; si les silhouettes sont frappantes de physionomie,

c'est que mes couleurs sont prises dans le sujet. Puis, que conclure de cette vérité de ressemblance? rien, absolument rien. Ne connaissez-vous qu'un fripon? Allons donc! villes et campagnes en regorgent. J'aime moutons et colombes; ces êtres charmans et doux, je les ai nourris et protégés autrefois. Ils m'ont payé de retour par leur naïf attachement. J'ai la mémoire du cœur; et aujourd'hui que je suis homme, je dois les défendre contre leurs oppresseurs. Qui pourrait le trouver mauvais? personne.

Si je ne me trompe, voilà deux bonnes raisons.

Vient un autre motif. Pour cette fois l'égoïsme va jouer son rôle. J'en conviens, c'est un défaut si commun que de penser à soi!

Plus ne m'est possible de retrouver les premiers beaux jours de ma vie. Je veux que les enfans, qui aujourd'hui sont devenus hommes, n'oublient pas tout-à-fait leur vieil ami, celui qui, à côté de leur mère, épia leur sourire, sourire qui rend le berceau si intéressant, qui fait aimer, adorer presque la petite créature qui pense à peine, mais dont le cœur s'échauffe par degrés, sous les caresses de ceux qui l'entourent. Que tous sachent bien que j'ai pour eux un souvenir.

Vous connaissez maintenant mes raisons les plus puissantes. Ne sont-elles pas légitimes? Légitimes! elles me maîtrisent au point que je ne puis reculer. Bon voyage donc à mes fables! Et surtout pour elles bon accueil!

Quelques-unes ont certain attrait : je le dis, parce que je le pense. D'autres ont de grands défauts. — Pourquoi ne pas les corriger? — Lecteur, c'est bientôt dit. Maintenant la chose n'est pas possible. Si le public m'encourage par sa bienveillance, je ferai mieux, une autre fois, du moins je tâcherai d'être plus supportable. J'attendrai donc. Puis j'ai une petite querelle à vider avec une personne aussi aimable que spirituelle, qualité qui ne l'empêche pas de me faire rude guerre, je veux dire à mes fables. Oui, dans un accès que je n'ose qualifier, cette personne a passé l'éponge sur mes croquis! Heureusement que malgré les glaces de la vieillesse, je suis encore assez agile, et que j'ai pu sauver la physionomie tant belle que laide de mes fables. J'envoie

bien vîte ma liasse à l'imprimeur, dans la crainte d'incendie, d'inondation ou autre catastrophe : notre siècle est si fécond en pareils fléaux! Cet envoi est facile; il n'en sera pas ainsi pour calmer le courroux de mon aimable ennemie. Lecteur, par esprit de contradiction, déclarez bon, excellent ce qui déjà a trouvé un juge plus que sévère.

— Tout cela n'est que verbiage... Qui êtes-vous ? vos titres ? votre position sociale ? votre nom ? — Souffrez que je respire ; vous me serrez de près. 1° Je paye régulièrement mes impôts ; 2° je suis Français et bon Français, je le crois; 3° mon mon... je vous l'ai dit. — Pas du tout. — Allez donc le demander aux habitans de la vallée du Perche. L'enfant vous dira : C'est lui ! — Qui, lui ? — Le Bonhomme.

Mes amis, en voyant mes fables dans vos mains, vous feront la même réponse. Est-ce catégorique? Qu'attendez-vous de plus? Mon signalement? J'ai usé et payé, bien entendu, je ne sais combien de passe-ports, et sur aucun d'eux je n'ai retrouvé ce qu'on nomme un signalement exact. Voulez-vous que je sois plus habile que gens de la police? vous seriez trop exigeant.

Je ne puis prévoir comment cette préface sera jugée, si toutefois on la lit. Dans le doute, je m'empresse de mettre ce petit recueil sous le patronage des bonnes mères : *ces cœurs-là ne défaillent jamais.*

FABLES

DU BONHOMME

DE LA VALLÉE DU PERCHE.

AUX BONNES MÈRES.

Celui qui plaide la cause
De l'innocence et du malheur,
Doit chercher dans son cœur
Le secours qu'il propose
A la douleur.
S'il fait couler les larmes,

S'il arrache un soupir,
Puissantes armes
Pour vaincre et pour adoucir
L'âme la plus farouche ;
Si, par degrés, il touche
L'ennemi de son client;
Alors, étudiant
L'esprit de son entourage,
Il sent augmenter son courage,
Et peut retrouver des amis
Au pied du trône de Thémis :
Mais, trop souvent, à la défense
De l'innocence
S'opposent des cœurs pervers...
Que pourrait faire l'éloquence ?
Enchaîner la vengeance ?
C'est elle qui forge les fers !!!
J'ai vu le Crime et les Mégères,
Au village, à la cité,
Faire couler larmes amères,

Puis obtenir l'impunité...
J'ai dit : « Plaidons, devant les bonnes mères,
Pour le faible et l'orphelin.
Obscur et vieux pélerin,
Si je n'ai pas de l'éloquence
Le don presque divin,
J'ai l'expérience
Que jamais en vain
Plainte solitaire
Ne tombe sur le sein
D'une mère.
Poursuivis par loups gloutons,
Mes bergers et mes moutons,
N'ayant d'autres armes
Que leurs larmes,
Vont confier leurs douleurs
A vos cœurs.
En comprenant leurs cris, agréez leur hommage:
Lors, près de vous, l'injustice et la rage,
L'envie et ses noirs serpens

Ne pourront les atteindre.
Vous souriez... ils n'ont plus rien à craindre;
Ils sont devenus vos enfans. »



LIVRE PREMIER.

FABLE I.

LE CONVOI DE LA BREBIS.

Qu'il est touchant le cortége funèbre
De l'homme simple, ami de la vertu!
Un orateur célèbre,
Au ton sévère, au regard abattu,
Ne place point son nom au temple de Mémoire!
Qu'importe! une telle gloire
N'est, ici bas, que transitoire.
Mais les soupirs, les sanglots et les pleurs,
Le déchirement des cœurs,
Ce langage éloquent, naïf de la nature,
Font à l'âme une blessure

Qui dure.
Laissons donc, sans regrets, à l'homme ambitieux
Ses crêpes, ses blasons, entourage orgueilleux
Qui passe;
Ce dais, surchargé d'or, qui, de son poids écrase
La vanité.....
Et réclamons de la simplicité
La fervente prière
Qui, sur la bière,
Se mélange aux fleurs des champs.
Fasse le Ciel qu'à mon heure dernière,
Lorsque, pour moi, s'évanouiront les temps,
Une bien douce voix redise mots touchans!
Mots du cœur, accens de l'âme,
Mystérieux talismans.....
Ou plutôt vive flamme
Qui, perçant la nuit du tombeau,
Eclaire la fin de la route
Qui commence au berceau!
Pauvre pélerin, je redoute

L'isolement
Dans ce moment
Où la nature
Murmure
Le chant des morts.....
Mais si je m'endors
Sur le sein d'une sœur chérie,
Si sa bouche aspire ma vie,
Alors
Du champ où reposent mes pères,
Sans nul regret, je franchirai le seuil;
Et sur mon linceuil
Couleront larmes amères:
Le calme du cercueil
Ne sera point troublé par phrases mensongères:
Et l'eau qui purifie, et du vallon les fleurs
Qu'effeuilleront innocentes bergères,
Seront les honneurs
Que j'attends et réclame.
Ainsi je ne viens point décrire le convoi

D'une puissante dame.
— Pourquoi!
— Je vous l'ai dit : la pompe,
Par son deuil affecté,
Jamais ne trompe
L'ami de la simplicité.
Je ne vais point à sépulture
Où la nature
Abjure
Ses nobles droits :
Je n'aime pas douleur coquette,
Ni de l'étiquette
Les pleurs payés et froids :
Je ne veux pas que le prêtre seul prie
Pour la défunte seigneurie.....
Je reviens donc à mes anciens amis.

Sur un brancard de feuillage
Le corps d'une brebis,

Enlevée à la fleur de l'âge,
Allait, sous l'ombre du bocage,
Descendre au tombeau.
Un bélier, un agneau
Epoux et fils de la défunte,
Poussaient sanglots qu'un tendre cœur n'emprunte
Jamais.
Quatre brebis, en pliant sous le faix,
Versaient des larmes,
Et rappelaient les charmes
Et les attraits,
Enfin le cœur généreux de la mère
A ses amis, à la bergère
Si chère!
Et qui, sous l'ombrage frais,
Devisant de tendresse,
Faisait aimer la sagesse
Et la vertu : bienfaits
Dont les dieux dotent l'innocence.
Le reste du troupeau

Suivait, en silence,
Le bord de l'eau,
Où, déjà creusé, le tombeau
Attendait la victime.....
Une voix unanime,
A l'aspect des noirs cyprès,
Exprime
La douleur et les regrets.
Et non loin de la tombe,
L'agneau chancèle et succombe
Au chagrin;
Il se roule et s'agite.....
Son cœur palpite
Comme brebis sous la main
De l'assassin.
L'époux, couché sur son amante,
Sanglotte et se tourmente
En maudissant le destin.
Devant la froide dépouille
Enfin

Chacun prie et s'agenouille....
Le matin
Retrouva brebis fidèles
Effeuillant roses nouvelles
Et romarin,
Sur la tombe où repose
Jeune fleur à peine éclose.
Depuis ce jour de deuil,
L'on dirait que sur le seuil
De la triste bergerie,
La douleur et la rêverie
Ont fixé leur séjour :
Et l'amour,
Dont la voix n'est plus comprise,
N'a point de prise,
Sur les cœurs d'alentour.
Lors, plus de ris, plus de jeux au bocage ;
Les pleurs
Des habitans du pacage
Eternisent les douleurs.

FABLE II.

LE DERNIER ROI DES GRENOUILLES.

Au temps du bon Jupin, la gent marécageuse
Voulut un roi :
Un monarque devait la rendre plus heureuse.
Elle changea de thèse, et chacun sait pourquoi.
Sa Majesté la grue,
De ses sujets repue,
Compta bien peu de jours, et mourut sans enfant...
Voilà donc le trône vacant.
Le peuple décimé s'assemble au marécage;
Chacun coasse et fait tapage;
Au loin a retenti le nom d'*égalité*...
Vive la liberté!
Tout rentre sous les lois de la démocratie.
Dès lors, président ou consul

Fait la guerre et la paix; le peuple reste nul.
Les grenouilles enfin sortent de l'inertie;
Partant, rumeur et conspiration.
Un brochet, fin politique,
Avait guetté le temps, l'occasion.
— Nommez-moi protecteur de votre république:
De l'Orient à l'Occident
Je réduis, dans un jour, vos rivaux à néant.
Il a dit: on délibère,
Et le sire est élu chef de la grenouillère.
Au nouveau tout est beau;
Aussi, voyez la joie à la côte et sur l'eau!
Maître brochet, soldat despote,
Et vous pille et vous frotte
Ses bons sujets.
Les grenouilles de fuir, et, d'un ton lamentable,
De demander au ciel un joug plus supportable.
Jupin est las d'exaucer leurs souhaits;
Pourtant il leur accorde un prince débonnaire:
Non plus un soliveau, mais un roi bon, un père.

Qui le croira? le peuple sautillant
Se plaint, murmure,
Et, dans son gros bon sens, tout à coup se figure
Qu'un roi de sa façon serait plus bienveillant.
Vite à l'œuvre! Les sots font choix d'une sangsue
Qui, s'attachant à leurs trésors,
Prend et dévore tout; puis, sur la gent déçue
Lance force recors.
D'insectes une fourmillière
Vient aider le monarque à ronger ses sujets;
Et chacun se donne carrière
En dépit des soupirs, des cris et des regrets.

Cessez vos cris, dames du marécage,
Force reste à la loi;
C'est votre ouvrage;
En vous laissant saigner, criez: *Vive le roi!*

FABLE III.

LE LOUP ET L'AGNEAU.

UNE brebis, jeune et jolie,
La gloire et l'honneur du troupeau,
Epouse un loup : j'allais vous dire un lionceau...
Brebis souvent se mésallie.
Je ne sais quel fin renard
Bâcla ce mariage.
Dès que la pauvre enfant eut goûté du ménage,
Elle se repentit; mais c'était un peu tard.
Son loup était atrabilaire,
Hargneux, avare et sanguinaire;
Et quel loup ne l'est pas?
La brebis, avec ses appas,
Ne pouvait égayer ce tyran domestique.
Ne sachant quel remède apporter à son sort,

«Par un dernier effort
J'en finirai, dit-elle; il faudra qu'il s'explique.»
C'était peut-être bien pensé;
C'est ainsi qu'une femme aimante
S'agite et se tourmente.
Les yeux mouillés de pleurs, et le cœur oppressé,
A son époux elle tient ce langage:
« Noble seigneur, sous l'ombre du bocage,
Au pied de l'autel du dieu Pan,
N'avons-nous pas formé les nœuds de l'hyménée?
Pour mon peuple ce fut une heure fortunée,
Le signe de la paix; et ce joli ruban,
A la blanche couleur, sans cesse vous rappelle
Vos sermens et vos vœux.
« Ère nouvelle,
Fais des heureux!
Loups et brebis chemineront ensemble;
Désormais plus de trahison;
Qu'enfin la gaîté nous rassemble
Soir et matin sur le gazon;

La fontaine limpide et l'herbe parfumée
(Les dieux m'en sont témoins!)
Doivent suffire à nos besoins:
Plus de guerre entre nous; la paix est confirmée. »
Je crus à vos sermens...
Tendres amans,
Tout nous sourit, plaisirs, honneurs, richesses;
Vos amis et les miens, nous comblant de largesses,
Ont tout fait pour nous rendre heureux,
Et leurs faveurs ont dépassé nos vœux.
Pourquoi, sur votre front sévère
Voit-on toujours un signe de colère?
Vous avez mes parens près de vous assidus.
Vous ne répondez pas... Ah! vous ne m'aimez plus... »
Et la pauvre brebis pleure, gémit, sanglotte;
Messire loup reste confus, marmotte
Quelques mots,
S'excuse... puis enfin découvre ses complots.
« Tous vos bergers et votre race inique
Sont ligués contre moi;

Ils soupçonnent ma foi...
Malheur à cette clique!
Un jeune agneau,
Je le sais, a juré ma honte et ma ruine;
Il soulève déjà les anciens du troupeau.....
Attendrai-je qu'un jour, demain, il m'assassine?
— Qu'avez-vous dit, seigneur?
Vous appelez un traître
Un faible enfant qui vient de naître!
— Ne cherchez point, madame, à calmer ma fureur;
Je veux du sang...—Du sang!—Oui, voilà mon breuvage;
Ce goût est inné chez les miens:
Agir ainsi, c'est être sage;
Oui, contre tous, je le soutiens.
Etrangler, c'est ma politique...
Du jeune audacieux je saisirai les biens:
Tel est le droit du loup, et je le revendique.
J'ai dit..... »
Sur ce, le pauvre agneau passe dans le bocage;
L'aide-de-camp du loup, maître renard, le suit;

Tous les loups font tapage.
Le jeune nourrisson gagne un lointain rivage...
Il perd ses biens! il est proscrit!

Ainsi succombe l'innocence.
Jeunes brebis, n'épousez point les loups:
Vos parens, tôt ou tard, tomberaient sous leurs coups:
N'en faites pas l'expérience.

FABLE IV.

L'EXILÉ.

A MA MÈRE.

Heureux climat, fortune, honneurs,
Rien ne remplace la patrie.
Au souvenir de la terre chérie,
L'exilé verse des pleurs.

Châteaux, palais et leur magnificence,
Leurs lambris d'or,
Leurs glaces et leurs dais, la gloire du Thabor,
Ne peuvent effacer les pensers de l'enfance,
Ni refléter le jour pur du berceau.
Mieux vaudrait le tombeau
Que l'exil et ses tortures.
Tendres baisers, caresses pures,
Souris de mère, effusion du cœur,
Seuls donnent le bonheur.
Rose des champs et suave aubépine
Que sur la treille voisine
L'enfant cueillait dès le matin,
Ne se retrouvent plus au rivage lointain;
Ou, si l'œil les rencontre,
Rose se montre
Moins riche d'incarnat,
Son parfum est moins délicat.
Qu'enrubanée,
Bien loin de son berceau,

La fille du hameau,
De l'hyménée
Allume le flambeau:
A sa fraîche guirlande
De myrte et de lavande,
Le noir cyprès
Mélange les regrets.
Ah! c'est qu'on ne sent plus, sur la rive étrangère,
Battre le cœur d'une mère!
— Laisse-moi sur ton sein
Poser la tête:
Si la tempête
Gronde demain,
S'il me faut quitter encore
Celle que j'adore,
Ma mère! qu'un souris
Sur mon front hâlé, livide,
Et sur ma bouche aride
Efface les soucis.
Qu'un doux baiser, comme aux jours de l'enfance,

Me rende l'espérance
De vivre long-temps près de toi.
Comme ton sein bat et soupire
Pour moi!
Le dirai-je? je désire
Expirer de bonheur
Là, sur ton cœur.
Ciel! je le sens, tu frissonnes!
Tu parais compter tes automnes...
Ah! voudrais-tu me laisser orphelin!!!
Mère chérie!
Ton cœur, pour moi, c'est la patrie;
C'est le rayon du matin,
Quand l'aurore
De ses feux dore
Les traits du pèlerin,
Qui, fatigué des ténèbres,
Roulé dans les voiles funèbres
De la nuit,
Bénit par la prière

L'auteur de la lumière
Qui luit:
Comme au jour de la tempête
Le nautonnier, sur sa tête
Voyant s'amonceler les flots,
Jette sa plainte aux échos;
Mais à son œil brille le phare...
Joyeux il voit sa gabare
Et ses braves matelots
Vaincre la fureur des eaux:
Ainsi près de toi, ma mère,
Tout est plaisir,
Et je perds souvenir
De ma misère.
Oui, que de son venin
La noire calomnie
Ronge mon cœur de chagrin;
Qu'un ami me dénie
Une place à son festin;
Que l'inconstante Fortune

M'accable de ses mépris;
Que l'Indigence importune
Ne me laisse espérance aucune,
Le Ciel me trouvera soumis.
Douce liqueur par roses distillée,
Le filet d'eau
Du ruisseau;
La racine de la vallée
Pour apaiser ma faim, rafraîchir mon palais;
Pour abri, la voûte étoilée
Ne me manqueront jamais.
Pour l'avenir je n'aurai plus de crainte,
Si, près de moi, près de mon cœur,
Ma mère alors, par une douce étreinte,
Sur ma bouche étouffe ma plainte;
Je n'aurai point frémi sous la main du malheur...
Ainsi parlait un fils de la Bretagne,
Le front penché sur le sein maternel.
La fille de la montagne,
Autre Rachel,

De son amour pressait le dernier gage
Sur son cœur.
Mais que vois-je? ô douleur!
Un étranger paraît; son air sombre et sauvage
Présage
Quelque nouveau malheur.
Cœurs généreux, ah! pour vous quelle épreuve!
L'on arrache aux bras de la veuve
L'appui de ses vieux ans!!!

Vous tous qui commandez, princes, hommes puissans,
Usez toujours de clémence;
Ne nous privez jamais du toit qui de l'enfance
Nous rappelait les jours rians.
Des fils et de la veuve exaucez la prière:
Le miel est un poison, toute liqueur amère
Pour mère sans son fils, pour l'enfant sans sa mère.

FABLE V.

L'ALOUETTE ET LA PERDRIX.

A BERRYER.

NOBLE cœur, beau talent, chaleureuse éloquence
Sont trésors que les dieux
Souvent réservent pour eux;
Tels sont les attributs de leur toute-puissance.
Prêter son bras au faible, appuyer l'innocence
Contre son sein; invoquer la clémence
Pour arracher aux fers, à l'échafaud,
A la geôle du prevôt,
Jeune insensé que l'inexpérience
A compromis
Aux yeux de Thémis,
C'est là sublime ministère
Que le Ciel ne confère

Qu'à ses élus.
Je n'entreprendrai point d'éloges superflus.
Homme divin, toi que la France honore,
Ne crains pas que je décolore,
Sous mon pâle et froid pinceau,
Ta devise et ton drapeau.
Je place sous tes yeux exemples admirables
De dévoûment et de fidélité...
Fidélité! c'est l'âme de mes fables,
Et de ton noble cœur c'est la divinité.

Une perdrix, tendre mère,
Redisait sa plainte amère
Aux oiseaux d'alentour.
Elle avait vu, sous la serre
Du vautour
Sanguinaire,
Défaillir
Et mourir
Naguère

Son époux.

Qu'un mot du cœur est soulageant et doux
Pour l'âme d'une veuve
Soumise à si dure épreuve!
Au récit de telles douleurs,
Les tigres, je le crois, auraient versé des pleurs.
Cependant dame fauvette,
Autres oiseaux de bon aloi,
Pour plaire au vautour, leur roi,
Repoussent la pauvrette.
Sensible au cri de son amour,
Une alouette
Près de son nid volette
Nuit et jour.
Elle ramène l'espérance
Dans jeune cœur, flétri par les chagrins.
— Ma sœur, à la Providence
Confiez vos destins.
Les dieux, loin de votre tête
Et de vos chers petits,

Repousseront la tempête,
Vous mettront à l'abri des projets ennemis.
Ne craignez rien; si tout vous abandonne,
Comptez toujours un cœur qui vous affectionne;
Consolons-nous,
Je veux rester près de vous.
Je serai votre messagère :
Pour un autre hémisphère
Sans hésiter, je partirais
S'il fallait défendre vos droits. »
Que voix amie
A cœur affligé fait de bien !
Etre aimé, c'est de la vie
Le charme et le soutien.
La perdrix trouvait allégeance
A ses douleurs;
Et ses pleurs
Coulaient de reconnaissance.
Mais, au bout de quelques jours,
L'alouette

Apprend de bergerette
Que deux autours
Tenaient certains discours
Contraires à la pauvre mère.
L'oiseau délibère
Afin de tromper l'épervier.
Il n'est plus temps! un barbare geôlier
Le lendemain tenait captive
La perdrix!
L'alouette arrive
A ses cris.
Elle ne peut renverser sa barrière,
Non plus briser ses liens;
Ni fléchir l'humeur altière
Des gardiens
Qui veillent sur leur proie
Avec féroce joie.
Que fait le généreux oiseau?
Il va trouver le perdreau,
Le console et le rassure;

Et par les dieux lui jure
De flétrir, en public, et vautour et bourreau
Qui voudraient outrager sa mère.
Et soudain notre messagère
Vole au village, à la cité;
Par ses récits excite la pitié.
Puis, en voyant tous les cœurs favorables,
Rapporte à la prison nouvelles agréables,
Qui de la veuve ont ranimé l'espoir
De n'être point toujours privée
Du bonheur de revoir
Sa charmante couvée.
Malgré de perfides complots,
Maints habitans des bois veulent que les cachots
Leur rendent leur amie.
L'alouette, jamais ne restant endormie,
Un jour enfin jetait ces mots
Du haut des airs : A demain! Espérance!
Et patience!
Et la perdrix, remise en liberté,

Par les soins généreux de la fidélité,
Se réchauffa sur le sein d'une amie.
Plaisir bien court! le lendemain bannie
La veuve s'éloigna du sol de la patrie.
Mais, fidelle au malheur,
L'alouette
A rejeté trésors que le persécuteur
De la pauvrette
Lâchement proposait pour acheter son cœur.....
Acheter son cœur! c'est démence:
Je l'entends répéter: Espérance! Espérance!

FABLE VI.

LES DEUX BŒUFS.

Pourquoi toujours rêver dignités et puissance,
Fortune et jouissance?
Rêver rend donc heureux?

Quelquefois : mais celui qui se creuse la tête
Pour avoir un ruban, un hochet fastueux,
Voit-il les cieux
Le menacer de la tempête?
Moi, j'ai connu tant de triomphateurs,
Entourés de flatteurs,
Et des peuples l'idole,
Ne monter au Capitole
Que pour prendre le chemin
De la roche Tarpéienne,
Que j'aime mieux, tranquille pélerin,
Boire au bassin
De la fontaine d'Hippocrène,
Que m'asseoir au festin
Des puissans de la terre.
L'herbe des champs ne craint pas le tonnerre
Qui brise la cîme du pin.
Plaignons les insensés qui rêvent de la gloire
Sans penser au lendemain;
Car j'ai mémoire

D'un fait récent et certain.

Loin de la cour et de sa perfidie,
Deux bœufs, dans un enclos de basse Normandie,
Ruminaient
Et dormaient
A leur aise.
Mais aux jours des frimas, conduits par maître Blaise,
A l'étable ils rentraient,
Et là, comme au pacage,
Onc ne manquaient
D'un savoureux fourrage.
Poussé par les chasseurs, un superbe dix-cors
Vient se blottir près des deux frères.
Quand tout parut calmé (bêtes ne sont pas fières),
L'on parla de la ville. Alors
Le cerf, petit politique,
Mille contes fabrique,
Fait statistique
De la chose publique

En riantes couleurs.
Malgré tant d'erreurs,
La gent qui rumine
Se chagrine
En se voyant loin des honneurs.
« Regardez ! disaient-ils ; l'illustre Bucéphale,
S'il n'eût connu que les champs et les monts,
Fût demeuré serviteur des larrons.
Que n'allons-nous vivre à la capitale?
—Vous y serez admis,
Dit le cerf; j'ai des amis
Qui vous y feront fête. »
Aussitôt chacun apprête
Son modeste paquet
Pour le trajet.
Voici donc nos gaillards en route ;
Et bien vite j'ajoute
Que, le second jour, nos amis
Arrivèrent à Saint-Denis.
Les compagnons n'avaient ni contrebande,

Ni fins brocarts, passibles de l'amende:
Toutefois les sondeurs,
Selon l'usage,
Fouillent les voyageurs,
En réclamant le péage.
Nos bœufs, partis sans argent,
N'avaient ni sou ni maille.
« Mes amis, je vous baille
De l'or comptant,
Dit un garçon à face rubiconde;
J'aime obliger le pauvre monde:
Venez donc coucher chez moi.
Si vous voulez, je vous procure emploi,
Honneur et gloire,
Et sur le char de la Victoire
Vous monterez! Un roi
M'est demandé pour une fête.
Qui veut couronne sur sa tête?
— Moi! — Moi! — Moi!
— Je n'en ai qu'une;

Un diadême est chose peu commune:
Nous allons voir... Pour toi,
Monsieur le cerf, tu peux porter tes cornes
A quelque coutelier;
Ton ambition est sans bornes!
Moi qui pèse les gens, prendrai-je le dernier
En poids? Pour vous, nos nobles frères,
Vous êtes des compères
De bon aloi.
Placez-vous donc sur la bascule;
C'est fait... Vous, monseigneur, recevez la cédule,
Vous pesez fort; vous êtes roi.»
Or, le bœuf refusé retournait au pacage,
Pleurant tout haut et faisant rage.
«Consolez-vous, maître sot:
Voyez! votre frère Jeannot,
Par la ville on le promène,
Chez les ministres, à la cour,
Chez les savans et les hommes du jour:
La gent parisienne

Flatte le roi phénomène...
Entendez-vous glapir, là-bas,
Des gamins joyeuse cohorte?
Bravo! bravo! c'est le bœuf gras!
— Le bœuf gras! — Oui; je vous exhorte
A détourner les yeux, car j'aperçois l'escorte
Du pesant roi le conduire à la porte
De l'abattoir. »
Tels sont, souvent, de celui que l'on prône,
Et le trônè
Et l'espoir.

FABLE VII.

L'ÉCREVISSE ET LA TORTUE.

« EH! bonjour donc : votre santé, ma sœur ?
(Vous êtes aussi porte écaille)
Quelle nouvelle? Un maudit persifleur

Prétend que, j'en souris, votre sénat travaille
A reculons....
Voyez la médisance!
Autant vaudrait dire, avec impudence,
A la taupe : Toujours vous marchez à tâtons...
Fi de la plaisanterie!
Je vous aime, ma sœur, croyez-moi, je vous prie.
Mais est-il vrai que vos grands potentats
Gouvernent si mal vos Etats?
— Ecoutez un instant, répond dame écrevisse,
Et vous rendrez justice
A nos amés législateurs:
Leurs ennemis sont des menteurs.
Dans nos étangs, dans nos rivières
L'on jase, mais à tort, à propos des barrières
Que le gouvernement nous met de ci de là:
Les bons esprits n'en sont pas là.
Qui ne reconnaîtrait les bienfaits, les services
Que nous avons obtenus?
Du moins on les promet, si quelques sacrifices

En soldats, en argent, et d'autres frais menus
Enoncés au budget, paraphés aux registres,
Sont accordés à nos ministres.
Ah! pour avoir la paix, peut-on payer trop cher!
— La paix! mais sur terre et sur mer,
J'ai compté cent cohortes
Qui portent vos couleurs:
Et vos sergens à nos portes
Exigent le tribut pour vos cent dictateurs.
Ai-je dit vrai? — C'est chose nécessaire.
L'on nous a demandé notre dernier écu
Pour repousser le pouvoir arbitraire.....
Ma sœur, ce pouvoir est vaincu.
— Vaincu! J'en suis fort aise
Mais qu'il vous plaise
De me dire, en un mot, si votre liberté,
Trésor qui vous a tant coûté,
N'est point un triomphe illusoire.
Si j'ai bonne mémoire,
Les juges, les bourreaux, les geôliers et leurs gens,

Vous m'entendez, espions et sergens,
N'ont jamais fait plus heureuse curée,
Dans aucune contrée,
Que celle dont vous vient votre nouvelle loi.
Si vous niez, je vous croi.
Mais je n'ai pas tout dit : je ne sais quelle gêne
Tourmente votre peuple, au désordre l'entraîne;
Car j'apprends tous les jours quelques nouveaux complots;
(Je croirais, pour ma part, que ce sont des fagots,
Œuvre de la politique);
Mais la chose publique
En souffre et marche à reculons.
Tous vos progrès sont rétrogrades.....
Vos succès des pasquinades.....
Pour le reste..... motus, car nous nous entendons.
Mieux vaut une marche lente :
Vous nagez vivement, je vais à petits pas,
Mais je ne recule pas.

Tortue avait raison, et son discours m'enchante :

Je connais des savans qui parleraient moins bien.
Courir, pour reculer, ne valut jamais rien.

FABLE VIII.

LE SEIGNEUR ET L'INTENDANT.

J'ai lu chez un vieux chroniqueur,
Qu'autrefois certain seigneur,
Ayant élevé par centaine,
Châteaux forts en son domaine,
Prétendit que les maçons
N'en auraient maille, et paieraient ses donjons:
Il leur retint donc leur salaire.
C'était au temps du pouvoir arbitraire....
C'est dégoûtant!
Non loin de cet avare, oui, dans son voisinage,
Un malotru de son lignage
Gentilhomme pourtant,

Tirait une autre corde.
Mon conte, vous verrez, est digne de l'exorde.
Le bon seigneur ayant toujours en main
Un barême,
Comptait, comptait, comptait; il en devenait blême.
N'ayant jamais le cœur du bon Samaritain,
Il grugeait ses fermiers, après faisait leur vente;
Prêtait au denier cinquante,
Puis empruntait *gratis* et ne rendait jamais.
Son cuisinier et deux de ses laquais
Furent jetés à la porte,
La veille du premier de l'an,
Pour cause.... Ces gaillards ont mine d'un forban,
Disait-il; et je crains que maître Jean n'emporte
Mes cuillers : les laquais, autres objets menus.....
Il les rappelle et les fouille,
Les refouille et les dépouille,
Puis les éconduit tout nus.
Il chantait encor cette antienne
Lorsqu'il voit arriver monsieur son intendant.

« Vous venez à propos : ça, par quel accident
Mes lapins ont-ils donc déserté ma garenne?
Je n'en vois plus figurer au budget
De la dépense ou bien de mes recettes;
Rien dans ma bourse et rien sur mes assiettes;
J'en veux connaître le sujet.
— Seigneur, à vos ordres fidèle,
De vos lapins j'ai vendu la séquelle :
Ils dévoraient vos sainfoins et vos plans....
C'est vieux, seigneur. — Combien? — Sept ans.
Alors de ce marché je vous remis la somme.
— Maître Gorgu, c'est faux!
— Vous savez, monseigneur, si je suis honnête homme...
— Chanson que tout cela, que devinrent les peaux?
— Pour vos fils et pour vous on en fit des chapeaux.
Rappelez-vous, je vous conjure,
Que de vos habits la fourrure
N'est pas de petit gris; mais de poil de lapin.
Cent peaux font le tapis de votre baldaquin. »
C'était clair; et notre avare

Le voit bien : mais il déclare
Que ses vassaux, sans plus tarder,
Vont de gibier repeupler ses domaines,
Ses bois-taillis, ses clos, ses plaines.
Mons l'intendant promet de le bien seconder.

Le faible a contre lui Lucifer et le ladre,
Sans oublier messieurs les intendans.
Quand pourra-t-il enfin échapper à l'escadre
De ces forbans?

FABLE IX.

LE HANNETON.

Ah! que les dieux ne sont guère équitables!
Et le dervis les proclame adorables.....
C'est à n'y plus tenir :
A de telles erreurs je ne puis applaudir;

Car n'ai-je pas des raisons légitimes
De me plaindre du destin?
Ai-je commis forfaits ou crimes?
Suis-je un voleur, un assassin?
Eh non, j'ai cœur sensible et tendre:
J'aime et je suis aimé,
Et chez les miens heureusement famé.
Je ne saurais comprendre
Les motifs de mes malheurs.
Après avoir long-temps végété sous la terre,
A force de douleurs
Je me libère
D'une enveloppe grossière
Pour prendre quoi? Des couleurs
Vives, rares, brillantes,
Robe et cuirasse saillantes
Comme mille insectes divers
Qui folâtrent par les airs?
Hélas! non; mais un corsage
Brun, sans éclat. Mon image,

Que me rend le miroir de l'eau,
M'arrache des larmes brûlantes,
Et je fuis les bords du ruisseau
Pour me blottir en quelques fentes.
Si, le matin,
La rose
A peine éclose
M'invite à joyeux festin;
Si la feuille parfumée
M'offre une couche embaumée,
Je soupire; et du destin
Entrevoyant la barbarie
Qui n'a semé fleurs sous mes pas
Que pour hâter mon trépas,
Je tombe en noire rêverie;
Car je sens de la vie
Le souffle s'évanouir....
A peine né je vais mourir !
A mes chagrins je succombe.....
Allons creuser ma tombe......

Mais que mon dernier mot, lancé contre les cieux,
Soit un trait que j'adresse aux dieux :
Que sur mon tombeau je grave
Le souvenir de mes douleurs,
La juste plainte d'un esclave
Courbé sous le poids des malheurs.....
Ainsi se lamentait.... Un tigre? une panthère?
Un aigle? un vautour? un lion?
Non :
J'espère
Qu'ils ne sont pas si sots; c'était un hanneton.
—Ah! ma foi, c'est trop fort.—Pourquoi, je vous demande,
Ridiculiser les pleurs,
Les plaintes, les douleurs,
Et cette verte réprimande
Que l'insecte, en son courroux,
Jette au ciel? Dites-nous
Ce que vous êtes. Avez-vous
Plaisirs que donne la fortune?
Une aisance peu commune?

Une épouse et des amis?
— J'ai tous ces biens. — Vous êtes donc soumis
A la volonté divine?
Rien donc ne vous chagrine?
Ici bas tout est pour le mieux.
— Un instant, arrêtez : je voudrais que les dieux,
En augmentant mes richesses,
En multipliant mes espèces,
M'accordassent le rang
Que les préjugés, la routine,
Et le hasard et l'origine
N'ont donné qu'à noble sang.
— Insensé! que veux-tu? de nouvelles alarmes.....
Sur tes chars fais graver tes armes;
Mais la mort,
(Ce mot seul excite tes larmes!)
Traversera ton sort.
N'as-tu pas ce que la nature
Quelquefois rigide et dure,
Refuse à maintes gens

Dont la voix importune et riches et puissans?
Eux, toutefois, fatigués de la vie,
Souvent portent envie
Le dirai-je? aux indigens,
Aux pauvres dont les jouissances
Bien rares, il est vrai, sont douces allégeances
De leurs soucis,
Et font renaître les ris.
Sur l'un et l'autre hémisphère
Vous n'entendez que plainte amère
Contre les dieux!
C'est le roi de la nature,
C'est le fils de l'Amour, l'ange venu des cieux,
L'homme qui murmure
Contre eux!!!
Lui-même a fait sa servitude.....
Et son cœur pervers
Se saturant d'ingratitude,
Ose outrager le Dieu de l'univers!!!

FABLE X.

LE MÉDECIN ET LA MOUCHE.

Un petit-fils du docteur Sangrado
Avait favorisé la France
En important sa science
Et son ignorance
Qu'il prouvait en *baroco*.
Dans un énorme *in-quarto*
Il drapait nouvelle méthode
Toujours à la mode
Chez les Français;
Le bon docteur en fut bien long-temps pour ses frais.
Un jour, charmante veuve
(Joli minois aime à changer),
Voulut faire l'épreuve
Des talens de l'étranger.
Ne sais par quel coup de fortune

Au scalpel la belle brune
Put s'exposer sans danger.
Tant il est vrai que seule la nature
Fait excellente cure;
Peut-être pour protéger
Les enfans d'Esculape.....
Le docteur fut nommé le médecin du pape.
C'était un beau brevet!
Point n'est besoin de dire
Et l'arrogance et le caquet
Du sire.
En vérité j'admire
Le pouvoir et l'effet
Du verbiage;
Et plus encor du patronage
D'un prince ou potentat
Qui gouverne un lointain Etat.
Le savoir et la logique,
La théorie et la pratique,
Langage pur et technique,

Mais avant tout véridique,
Signature académique,
Tout l'attirail de la clinique
N'amèneront jamais chalands
Ou clients
Comme un brevet d'ignorance
En France.
Dispensez moi, cher lecteur,
De vous présenter la liste
Des trépas, œuvre du docteur.
Il existe
Chez le fossoyeur,
Garçon d'honneur,
Et de plus canoniste,
Un volume *in-folio*
Chargé des noms que petit Sangrado
Y consigna : précieux memento
Des exploits de sa science.
On prétendit qu'avec les marguilliers,
Moyennant sous et deniers,

Notre homme avait fait alliance.
Mon Dieu! toujours on médira!
Ce fut enfin heureuse année
Pour gens d'église *et cætera*.
Une mouche basanée,
Livide, et n'en pouvant plus,
Ayant tous les membres perclus,
Par médecins abandonnée,
Lors vint trouver docteur de la saignée.
— Qu'avez-vous? par quel mal
Votre santé prospère
S'affaiblit et s'altère?
Est-ce festin, ou bal,
Autre forte jouissance
Dont la maligne influence
A pour vous terme fatal?
— Non, monsieur; la famine
M'use et me mine!
Depuis tantôt six mois,
Je suis aux abois.

Les plus jolis visages,
Jeunes et vieux, de tous les âges,
Ont perdu roses et lis;
Et dans chaque logis,
A la cour, à la chaumière,
Je ne rencontre que bière,
Et n'entends que de *profundis*.
Je trouve partout des entraves;
Sur des corps livides, haves,
Je ne puis assouvir ma faim;
Je meurs enfin,
Si vous ne venez à mon aide.
Je connais le remède
Qui pourrait me guérir;
Veuillez donc me secourir.
— Par la saignée et la diète...
— Eh non; je vous l'ai dit : puisque de la disette
Je ressens pénibles effets,
Je veux sur votre large face
Trouver panacée efficace;

Onc n'oublierai vos bienfaits.
— Sortez d'ici, madame l'insolente!
— Vous m'appelez arrogante!
Tout beau, maître docteur!
Certificat de procureur
Me donne puissance
Et droit de vengeance
Sur votre peau:
Et les familles
Des mères et des filles
Qui, par vos soins, sont au tombeau,
M'envoient ici; je vous proclame
Leur assassin;
Et je réclame
Ma part du butin.
Et n'est-ce pas justice
Qu'à moi, votre sœur,
(Je saigne aussi) de votre bénéfice
Vous donniez, docteur,
Après cette bataille,

Une honorable part?
— Vous arrivez trop tard.
Pour moi seul je travaille;
Et si j'entaille
A tort, puis à travers,
Je ne crains pas les revers.
Au nom d'Hippocrate
Et de la docte Faculté,
J'ôte ou donne la santé...
Toute plaignante est ingrate.
Allez, ou bien je vais vous saigner à la patte.

Aujourd'hui que du médecin
L'ignorance
Ne désole plus la France
(Et j'en rends grâce au destin),
Lecteur, disons : Vive la médecine,
Et, s'il le faut, la doctrine
De Tabarin!
Ce sont chose et gens nécessaires...

Pour leurs avis et pour leurs vulnéraires
Remettons toujours à demain.

FABLE XI.

L'HIRONDELLE ET L'ÉPERVIER.

Sur les créneaux d'une antique tourelle
Un épervier, fourbe et voleur,
Aborde un jour commère l'hirondelle:
La pauvrette en eut frayeur...
Je n'en suis pas surpris. « Eh! bonjour, ma voisine,
Lui dit le patelin;
Vous avez l'air souffrant! C'est que, je le devine,
Vous avez fait un long chemin.
Dans nos climats le printemps vous ramène,
Mais la saison prochaine
Vous verra déserter ces lieux et ces donjons;
Lors nous serons privés de vos douces chansons.

Quoi qu'il en soit, agréez mon hommage ;
Je suis heureux de vous revoir. »
Dame hirondelle alors, ne pouvant entrevoir
Le but de ce verbiage,
Se disposait sagement
A regagner son logement.
L'épervier la retient et lui dit : « Ma commère,
Sur la rive étrangère
Avez-vous aperçu mon cousin? un aiglon
Qui, je ne sais pourquoi, délaissant nos montagnes,
Loin de ces belles campagnes
Est allé s'enterrer seul au fond d'un vallon.
Vous est-il inconnu? — Non pas, dit l'hirondelle ;
Je l'ai vu naître, et ma sœur Philomèle
Autour de son berceau fit entendre ses chants.
Il m'en souvient; vos vœux et vos sermens,
Seigneur, en ce jour de fête,
Conjuraient la tempête,
Le trépas et les vents
De respecter cette royale tête.

Hélas! depuis ce temps, les dieux l'ont éprouvé...
Que de nouveaux malheurs l'aiglon soit préservé!
Je l'ai revu sur la fin de l'automne.
— C'est encore un cœur neuf, que rien ne passionne...
— Vous vous trompez, il aime et compte des amis.
Les oiseaux d'alentour déjà se sont promis
De le venger... Les bourreaux de son père
Trouveront leur châtiment...
— Taisez-vous, vieille commère!
Je ris de votre aveuglement.
De mon cousin j'ai protégé la vie:
De l'attaquer qui peut avoir envie?
— Qui? les lâches auteurs de son lointain exil
(Car je ne prends pas le change):
Il tomba dans les rêts d'un ennemi subtil
Dont le remords déjà le venge...
— Mon Dieu! vous êtes dans l'erreur!
— Vous me poussez à bout; je ne puis plus me taire,
Et, dût sur moi fondre votre colère,
En vous je reconnais le seul persécuteur

Du noble oiseau qui, loin de ce rivage,
Grandit, se forme, attend jusques à l'âge
Où, prenant un noble essor,
Il pourra sans danger fondre sur ces campagnes,
Et régner sur vos montagnes.
Je l'y vis autrefois, je veux l'y voir encor...
Adieu : je crains peu la vengeance;
Le Ciel défendra l'innocence :
Le fourbe, tôt ou tard, tombe dans ses filets;
La justice et le temps traversent ses projets. »

FABLE XII.

LE LOUP DEVÊNU BERGER.

PENDANT de longues années
Dames brebis se virent gouvernées
Par un berger, homme de bien,
Garçon d'honneur et bon chrétien.

Le troupeau, sous sa houlette,
Coulait des jours heureux:
Chaque soir, sur l'herbette,
Les agnelets, au son de la musette,
Dansaient, tandis que deux chiens vigoureux
Faisaient le guet aux portes de l'enceinte
Où, sans crainte,
Petits moutons n'interrompaient leurs jeux
Que pour brouter la feuille parfumée.
Dès que la lune argentait le coteau,
Le berger diligent, au son du chalumeau,
Ramenait au bercail sa troupe bien aimée.
Peuple mouton, comme le genre humain
Se dégoûte de tout; assez souvent préfère
A l'honnête homme un aigrefin,
Au bon pasteur le mercenaire.
Il arriva qu'un avaricieux,
Un loup du voisinage
A force de patelinage
Et de propos séditieux,

Aux brebis rendit odieux
Le berger et son entourage.
Or, pour mieux prendre son gibier,
Il s'affuble, avec art, de la peau d'un bélier.
Après cette métamorphose,
Maître loup vient plaider sa cause.
« Mes amis, je plains votre sort :
Depuis long-temps votre esclavage
M'attriste ; et je présage
(Dites-moi si j'ai tort)
Que, lassés de la tyrannie,
Vous demandez aux dieux
Un bras officieux
Qui puisse anéantir l'affreuse félonie
Qui fit peser son joug sur vous et vos aïeux.
Le ciel a compris vos plaintes ;
Il vous donne un libérateur.....
Je veux vous mettre à l'abri des atteintes
Du berger, de ses chiens. Oui, pour votre bonheur,
De mon repos je fais le sacrifice.....

Je suis riche et puissant :
Prenez mon bien, c'est justice.
Fasse le ciel que je puisse
Rendre mon règne florissant!
Ayez berger de votre race :
Suivez-moi ; je vous débarrasse
De toute domesticité :
Vous pourrez, en liberté,
Paître dans la campagne,
Parcourir le vallon et gravir la montagne ;
Vous n'aurez d'autre loi que votre volonté. »
Il dit : à petits pas, quittent la bergerie,
Brebis, jouet de la friponnerie,
Tandis que le berger et les chiens, tout ronflait.
Sire loup se roulait
Dans sa fourrure,
Et je vous jure
De bon cœur enrôlait
La gent moutonne.
Après un long trajet le troupeau se cantonne.

Sur le bord d'un ruisseau.
Le loup-berger là vous sermonne
Un agneau
Qui, s'arrêtant sur la rive fleurie,
Regardait, avec rêverie,
Du côté de la bergerie,
Qu'il regrettait du fond du cœur.
« Vous êtes un conspirateur, »
Dit maître loup; puis sur l'heure
Etrangle le pauvre mineur.
La mère de l'agneau gémit, soupire et pleure.....
Or le loup, rejetant son habit emprunté:
« Vous êtes son complice!
Faisons-nous justice
Sans autre formalité. »
Tandis que le glouton, dévorant ses victimes,
Méditait de nouveaux crimes,
Le berger inquiet arrive avec ses chiens.....
De nos brebis les vrais gardiens
Assomment le compère:

Ce fut heureux pour la gent lanifère.

Depuis mil ans et plus,
Qui n'a pas dit aux moutons, à mille autres:
Sous la peau de brebis craignez les faux apôtres?
Moi de le répéter je suis presque confus.

FABLE XIII.

LA COLOMBE PLAIDANT CONTRE LE CORBEAU PARDEVANT LA BUSE.

*A Mme C**** A****.*

Vous souvient-il des derniers jours d'automne,
Lorsque déjà le vent du nord
Précipitait dans le cours de l'Yonne
La feuille jaunissante et la fleur de son bord?
C'était bien le signal du deuil de la nature;
Vos prés, vos vergers, vos coteaux,

Et ce joli dôme d'ormeaux
Sous lequel la brebis allait chercher pâture,
Avaient perdu leur parure.
Des antiques donjons
Nous vîmes déloger gazouillante hirondelle
Aux beaux climats toujours fidelle :
Au castel restaient les pigeons.
Presque tout nous quittait; et, livrés à nous-mêmes,
Au foyer pétillant, parmi mille poëmes
De nos jeunes céladons,
Nous choisîmes celui de la *Chute des feuilles.*
Mon âme, ce sont là pensers que tu recueilles!
Douce voix d'un cœur aimant
Sait toujours trouver la route;
Pour les douleurs je doute
Qu'on invente un meilleur calmant.
Tout répondait à l'état de mon âme;
La nature et son deuil, l'accent de l'amitié
Qui, bien mieux que l'amour et sa brûlante flamme,
Réchauffe l'homme expatrié.

Vous me dites, madame : « Acceptez ce présage
D'un prompt retour en vos foyers..... »
Après de longs hivers,
D'Huisne j'ai revu le rivage,
Et le riant bocage
Où, jeune enfant, j'ai compté de beaux jours :
C'était l'âge
D'innocentes amours.
Onc je n'avais connu l'envie :
Je souriais; un souris,
Un baiser maternels embellissaient ma vie :
Sur le sein d'une mère a-t-on vu les soucis?
Après le calme la tempête.....
Tel est le cours des choses d'ici bas.
Que les roses toujours couronnent votre tête :
Que ne puis-je jeter quelques fleurs sous vos pas!
Je n'ai que des douleurs..... Je vois tant d'injustices,
Tant de crimes publics, de coupables caprices
Accabler les humains!
Le faible et l'innocent retrouvent des Caïns;

Affreuse race
Qui, comme un serpent, nous enlace
Et rembrunit les jours les plus sereins.....
Je viens en apporter la preuve.
Il s'agit d'un oiseau bon et sentimental,
Pour lequel vous avez souvenir spécial.
Colombe jeune et veuve,
Mère de trois enfans,
Pour ses voisins comptait mauvaises gens.
Un corbeau chicaneur et par-là même injuste,
Sans entrailles, sans foi,
S'étant niché près de l'arbuste
Où logeait la colombe, en augmentait l'effroi.
C'était toujours cris et querelle
De la part du manant,
Qui fit tant
Qu'il en vint à citer la bonne colombelle
Pardevant
Qui?..... Dame la buse.
Seigneur corbeau n'est pas fort éloquent:

Eh! qu'importe, il accuse;
Et par ruse
Que n'obtient pas un brigand?
« J'avais, dit-il, acheté deux sarcelles
Pour mes petits et pour moi;
Madame et ses colombelles
Tombent dessus..... J'invoque de la loi
La suprême puissance.
Je suis dans l'indigence,
Le président connaît ma bonne foi. »
La colombe timide
Prouve que le perfide
Est le plus insigne imposteur.
« Du sang n'ai-je pas horreur?
Dit la pauvrette.
A l'août je guette
Le départ du moissonneur.
Quelque grain suffit à la vie
De mes jeunes enfans:
Les moutons encor palpitans,

Comme à monsieur, ne me font point envie.
— Assez, ma mie,
Reprend la buse, et par la loi
Vous êtes condamnée
A fournir au corbeau, sur la fin de l'année,
Deux lapins, six vanneaux, lesquels de bon aloi:
Et faute d'obéir, je vous verrai traînée
En prison.... S'il le faut, je paierai le convoi.
Vous êtes coupable:
C'est détestable
De voler ses voisins.....»
Trois orphelins
Vinrent bientôt redemander leur mère:
On déclara leur plainte mensongère.

Qu'attendez-vous de deux fripons?
— Un juge doit placer dans la balance
Les faits qui prouvent l'innocence.....
— C'est vrai; mais je réponds
Que le corbeau chez madame la buse

Ayant passé de grand matin,
Lui promit sa part du butin.
Est-ce le seul arrêt obtenu par la ruse?

FABLE XIV.

LE COCHER DE FIACRE

ET LE CONDUCTEUR DE LA VOITURE A VAPEUR.

J'AI rencontré deux personnages
Assez plaisans, ma foi;
Si tous les deux ne sont pas sages,
L'un a raison, je croi.
Voici la chose:
Un vieux cocher de fiacre ou de *coucou*
Me propose
De me mener je ne sais où.
Je me trouvais aux Batignolles,

Station de cent carioles
Au service du plus offrant.
J'allais traiter avec notre homme
Pour bien modique somme,
Lorsqu'arrive un concurrent.
C'était un grand gaillard, portant la tête haute,
Fier comme un Ecossais ; Walter dirait : *Mon hôte.*
« Arrêtez, s'il vous plait : prendre un *coucou*, monsieur,
C'est mauvais ton, c'est une horreur!
Donnez votre bagage :
Avecque moi faites voyage.
— Qu'êtes-vous? — Le conducteur
De la voiture à vapeur :
Venez ; à l'instant je démarre.
— Où s'en va donc notre bourgeois?
— A la demeure de nos rois,
J'entends de France et de Navarre,
Au château de Saint-Germain.
— Pas possible, monsieur; avec un tel gredin,
Un romantique,

Un hérétique,
Honnête homme ferait un périlleux chemin.
— Te tairas-tu, cocher étique?
Crains ma fureur :
Ta seigneurie et ton fiacre classique
Iront chauffer ma voiture hydraulique.
— Sire de la vapeur,
Reprend le vieux cocher; ta bruyante colère
Ne m'épouvante guère :
Je te connais de longue main.
Ne parle plus avec dédain
De mon modeste équipage.
Tu n'auras pas à jamais l'avantage :
Tout n'a qu'un temps;
Les changemens, je veux dire,
Ne tiennent pas chez nous; de tout cœur je désire
Voir détromper les bonnes gens
Qui, partisans des machines,
Ont adopté les berlines
Et les doctrines

De certain spéculateur.....
Ils ont pensé refaire la nature!
On leur promet richesses et bonheur,
Esprit, intelligence, avenir, dictature
A la vapeur.
Petits et grands y mangeront leurs nippes;
Nous les verrons revenir aux principes
Du droit et de l'honneur.
Du vrai vos changemens ne sont que simulacres,
Les bons esprits regretteront les fiacres.

Je suis loin d'adopter cette conclusion;
Mais aux prémisses
Accordant mon adhésion,
Je partis sous les auspices
Du vieux cocher; et je me trouvai bien
Dans le *coucou* parisien.

FABLE XV.

LE PERROQUET FRANÇAIS

ET LA PERRUCHE ARABE.

LES deux héros de mon histoire
Se sont trouvés sur le sol africain
Le lendemain
D'une insigne victoire.
Arabes et Français
Deviendront-ils jamais
Amis et frères?
Pour moi, je hais tant les corsaires
Que je frémis au nom ou d'Arabe ou d'Anglais.
J'ai vu des politiques
Qui comptent, par leurs bucoliques,
Faire de l'Algérie un royaume divin
Pour sa foi, ses vertus, pour sa morale : enfin

Arabes deviendront excellens catholiques.....
Le croire, c'est rêver. Un célèbre drogman
M'a dit que les doctrines
Du divan
Ont déjà pris racines
Chez les oiseaux du sultan.
Plus d'un mufti travaille à cette propagande
Avecque zèle, nuit et jour.
Plus de galops bruyans; la grave sarabande
Est l'unique plaisir que puisse prendre amour.
Les discours et les chants respirent la décence
Chez convertis et chez docteurs.
En France,
Moins réservés sont les oiseaux parleurs.
J'en fournis un exemple:
Pour un
J'en aurais cent, car la matière est ample.
Oiseau léger est si commun!
Un général (son nom ne fait rien à la chose)
Avait conduit son perroquet

En Afrique; et je suppose
Que le seigneur avait certain projet...
Dire lequel, lecteur, je n'ose,
Et viens au fait.
En voyant sur la citadelle
Flotter les trois couleurs,
Et dans verte nacelle
Voguer les Français vainqueurs,
Mons perroquet ne se sent d'aise;
Il chante et rit... à la française,
Folâtre, agace cent minois,
Fait le galant et le courtois.
Dès qu'il a vu jeune perruche,
Près de la belle il se juche,
Sur les arceaux d'un minaret,
Non pour dormir. « Dieu du prophète,
Disait l'oiseau, ne crains pas que j'admette
Autre mentor que Mahomet;
Je veux mourir sous sa houlette.
— Bravo! répond le perroquet:

Je suis de votre avis, madame,
Tel est aussi mon programme.
Dites un mot, je me fais musulman;
J'endosserai le doliman.
Entrons à la mosquée.
— Je ne le puis, monsieur, car je suis convoquée
Pour assister, sur les hauts lieux,
A la pose d'un temple, au divan indiquée
Par nos dieux.
— Je veux prouver ma sympathie
Pour le prophète Mahomet;
Je serai donc de la partie. »
Ainsi parla monseigneur perroquet.
Mais il fit plus; avec la serre
Prenant une pierre,
Il a jeté le fondement
Du monument...
Pour un Français, c'est incroyable!
Pour un chrétien abominable!
Si j'étais roi, pardevant le sénat

Je citerais cet apostat.
Son maître, lui, mille autres dignitaires
Avaient juré qu'heureux dans le combat,
Ils châtiraient les corsaires.
Ont-ils donc oublié que messieurs les forbans
Au nom de Mahomet et pillent et ravagent?
Puisque nos perroquets agissent et ramagent
En vrais mahométans,
Je ne sais plus que penser et que dire.
L'oiseau, parmi les siens, se pavane et s'admire...
Au fond, je n'en veux pas au renégat ailé,
Par son maître il était sifflé.

Que de gens, sans aller au sol de l'Algérie,
Ont lâchement trahi les dieux et la patrie!

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

FABLE I.

LE GENTILHOMME ET LE MANANT.

*A M. LE DUC DE N****.*

Les titres, la noblesse,
Ornant de solides vertus,
Je n'ai point répugnance à dire *Votre Altesse*
A ceux que de ces dons le ciel a revêtus.
Loin de moi ces doctrines
Qu'esprits pervers, sur des ruines,
Exposent aux regards
Du peuple armé sur les remparts
Où mécontent il attaque

Ce qui s'oppose à son ambition!
Le maniaque
Hier adorait l'objet de son aversion...
Tout chez lui n'est que caprice;
Chez ses mentors c'est artifice:
Ils se sont dit : « Au nom du peuple, allons!
Usurpons les honneurs : pour réussir, trompons! »
S'ils étaient écoutés, que deviendraient la France,
Ses gloires, ses enfans?
Où retrouver les cœurs compatissans?
Qui protégerait l'innocence?
Qui calmerait de l'indigence
La faim et les tourmens?
Les novateurs, le hideux égoïsme,
L'infernal scepticisme
Comprendront-ils les douleurs?
Jamais..... De ces spéculateurs
Peuple, crains la victoire.....
J'entends le bruit des fers
Dont tu serais chargé; lors il te faudrait boire

Le poison distillé par des maîtres pervers.....
Je sais, depuis long-temps, quelle voix sous le chaume
Peut consoler l'orphelin éploré,
Et quelle main verse le baume
Dans plus d'un cœur par le mal ulcéré.
Et comment l'ignorer, quand j'ai suivi les traces
De l'ange qui portait des secours efficaces,
En fuyant l'indiscret regard,
Sous le toit de la veuve, [illegible]hevet du vieillard !
C'était la noble châtelaine
Qui remettait la dîme des plaisirs
Aux pauvres gens, voisins de son domaine :
Bientôt les ris succédaient aux soupirs.
Avec bonheur je rends ce témoignage ;
D'ici je crois entrevoir le bocage
Où, spectateur, je comptais,
Chaque jour, de nouveaux bienfaits.
Noble duc, depuis lors j'ai pu juger les hommes.....
Dis : nos aïeux étaient ce que nous sommes.
C'est vrai ; vous n'êtes point des fils dégénérés.

Quels changemens pourtant parmi nous opérés!
Mais tout ne périt pas. Lorsque l'hiver enchaîne
Roses et lis dans nos bosquets,
Lorsque des vents la froide haleine
Dessèche et noircit nos guérets;
Sur le tombeau de la nature
Où penche la dernière fleur,
Un sentiment survit et dure;
C'est la mémoire du cœur.
Aujourd'hui je viens donc, sans crainte
De me voir mal compris,
Contre un cœur dur te porter plainte.....
D'avance à mon but tu souscris.

Un gentilhomme de province
Vivait en ladre; et les vassaux
De cette ombre de prince
De plus étaient lésés par d'autres hobereaux
Qui prélevaient la dîme
Sur un terrain peu fécond:

Las! c'était un abîme
Sans fond
Où le pauvre mercenaire
Voyait s'engloutir, chaque jour,
Ses sueurs et son salaire,
Bref, tous les fruits de son labour.
Je ne puis compter les victimes
Et les crimes
De ces cœurs sans pitié, sans honneur, sans amour.
Dans le village
Demeurait un manant,
Père d'un seul enfant,
Et fidèle à payer tribut du vasselage.
Le gentilhomme, un jour, chez lui le fait venir :
Le pauvre homme est dans l'épouvante...
« Allons! monsieur s'impatiente,
Dit le valet; hâtez-vous d'obéir.
— Tu tardes bien, vassal! prend d'un ton de colère
Le seigneur orgueilleux :
Je serai désormais pour ces gens plus sévère ;

De leurs devoirs ils seraient oublieux!
Écoute : j'ai besoin de deux mille pistoles :
Je sais qu'en dépenses folles
Tu ne dissipes point tes riches revenus.
— Mais, seigneur... — Ces manans paraissent ingénus!
Sans tarder, va me trouver cette somme.
— Voulez-vous qu'un pauvre homme
Qui cultive, sans fruit, vos arides vallons,
Ait tant d'argent? — Fais tondre tes moutons.
— Vous le savez, sur la fin de l'année,
Pour satisfaire à mes engagemens,
Je les vendis; la somme fut donnée
A messieurs vos intendans.
— Mais, tu railles, je crois! Il s'agit d'autre chose :
Sur mes coteaux tu fais de gros profits.
— L'hiver a tout gelé... — Manant, vends donc ton fils...
— Vendre mon fils! Un père me propose
Un tel forfait! plutôt mourir...
Quoi! m'enlever l'appui de ma vieillesse!
Oh! non; je saurai tout souffrir!

Une puissance vengeresse
Un jour vous fera sentir
Votre crime et votre injustice.
Parlez, et je marche au supplice... »
Le lendemain, détaché d'un poteau,
Le villageois descendait au tombeau.
A quelque temps de là, castel et métairie
Et d'autres bâtimens, biens de la seigneurie,
Sont en feu.
Le fermier n'était plus : son fils en autre lieu
Fuyait la vengeance
Qui menaçait son innocence.
Tout fut perdu par défaut de secours.
Le noble, sous le chaume, a terminé ses jours...

Rendons heureux notre entourage;
Par des bienfaits gagnons des cœurs amis:
Nous mériterons leur hommage,
Nous les verrons fidèles et soumis.

FABLE II.

LE CHAT-HUANT, LA COLOMBE

ET SES PETITS.

DANS un joli bocage,
Une colombe à ses petits
Redisait en son langage :
« Vivez heureux! soyez bénits!
Charmans objets de ma tendresse,
Quel cœur pour vous ne s'intéresse
Depuis le jour qui vous fit orphelins!
Non! vous n'avez plus de père...
Et le cœur d'une mère
Tout en vous adorant succombe à ses chagrins.
Je ne puis que prier l'auguste Providence
Qui jusqu'alors a défendu vos jours,

De vous protéger toujours :
Méritez donc son assistance.
Soyez pieux; aimez vos ennemis;
Aux lois du ciel restez soumis:
Ne craignez point alors que Dieu vous abandonne:
Il peut nous éprouver...
Résignons-nous, car il l'ordonne :
S'il nous abaisse un jour c'est pour nous relever. »
Les jeunes tourtereaux goûtaient cette morale.
Voix d'une mère parle au cœur,
Et rien n'égale
Sa douceur.
Ainsi vivait en paix notre bonne colombe,
Quand tout-à-coup, hélas! la foudre éclate et tombe
Sur elle et ses petits !
Quelle foudre, grand Dieu! C'est l'affreux égoïsme
De certains oiseaux maudits.
Depuis long-temps, par son pharisaïsme,
Un chat-huant, voisin des tourtereaux,
Avait trompé la pauvre mère...

Or, elle pour lui plaire
Conduisait ses petits jouer sur les rameaux
Du chêne où l'hypocrite élevait sa couvée.
Quelle âme dépravée!
Profitant de son erreur,
Le froid conspirateur
Fait déloger la pauvrette
En la proclamant suspecte.
Les geais et les corbeaux l'ont aidé de leurs voix...
Altesse chat-huant s'assied sur le pavois.
Quels mauvais jours pour la contrée!
Toute morale est abjurée:
Maître renard et le vautour
Sont les ministres
De ce monarque d'un jour.

Habitans des forêts, éloiguez les sinistres
Que le ciel, en son courroux,
Accumule sur vous.
Rappelez la colombe et son bel entourage:

Dans des jours malheureux, par les ordres du ciel,
C'est elle qui mit sur l'autel
L'olivier, de la paix le symbole et le gage.

FABLE III.

L'OPÉRA.

Quelles sont gens à la mode,
Qui des plaisirs dictent le code,
Enseignent morale commode,
Ont de plaire la méthode,
Font des discours sans exorde,
Pour des riens ont épisode,
Grandiose période;
Que vérité n'incommode,
Dont la plume sur tout brode,
Qu'enfin le public inféode
Par des bravos... qu'on paiera?

Ce sont les faiseurs d'opéra :
J'avais cru, jusqu'ici, qu'il fallait du génie,
De la finesse et du goût,
Et de l'esprit, oui, de l'esprit surtout
Pour que la mélomanie
Ne tombât dans l'atonie,
Et puis la monotonie,
Enfin la cacophonie :
Je me trompais jusqu'au bout.
Les héros de la symphonie,
Nés en France, en Germanie,
A Rome, en Mauritanie,
Sont dispensés d'avoir le sens commun ;
Et le sage et le fou pour eux ne feront qu'un.
Je n'aime pas la calomnie ;
Ainsi donc je renie
Mes pensers d'autrefois ;
Plus que jamais je crois
Que c'est affreuse tyrannie
D'exiger à l'Opéra

Autre lot que parcimonie
D'esprit *et cœtera.*
En flânant, c'est ma ressource
Contre l'ennui, puis contre sottes gens;
Vers l'Opéra je dirige ma course,
Je vous parle du vieux temps:
J'entre dans la vaste salle.
Une scène infernale
Se déroule sous mes yeux:
Plus de mille êtres hideux,
Démons conduisant leur cohorte,
Et minois de même sorte,
Traversaient d'actifs feux.
C'était un affreux assemblage,
Un chaos, un tapage
Capables d'effrayer les cieux.
Un chaos, j'ai bien dit; car de dame nature,
En usurpant les droits,
L'enfer voulait former divine créature:
Vous allez voir les beaux exploits

De Satan et de sa bande.
Mons Lucifer à ses valets commande
De tenir prêts les élémens
Qui formeront l'esprit et les cinq sens
Du prodige
Œuvre de l'infernal prestige.
Sur un vaste réchaud
(C'est de nécessité première)
Un géant mauricaud
Vient placer une chaudière:
Lors tous messieurs les démons
Apportent riches dons...
C'étaient souris, grenouilles,
D'un vieux matou les puantes dépouilles,
Autres horreurs,
Dignes présens des dégoûtans forgeurs.
Puis, autour du réchaud la troupe
Et se presse et se groupe
En attendant l'évènement...
Près de moi, d'un gros manant

La voix retentit et s'élève:
« Messeigneurs de l'enfer,
Pour composer votre Ève,
Et, croyez-nous, elle en vaudra plus cher,
Ajoutez cette colombe,
Avec mon épagneul;
C'était l'ami de mon aïeul.
Au moins de votre hécatombe
Nous verrons sortir un bon cœur,
Un cœur fidèle et plein d'honneur.
Sans cela, femme monstrueuse,
Sans entrailles, hideuse,
Nous eût épouvantés;
Et dans charmante créature,
Miracle de la nature,
Œuvre des déités,
Je ne reconnaîtrais ma mère... »
Ainsi parla le compère.

Ce gros manant, l'entende qui voudra,
A plus d'esprit que faiseur d'opéra.

FABLE IV.

LES CHEVREUILS ET LE HÉRISSON.

C'EST un besoin pour moi de dévoiler un traître.
Et qui pourrait aimer de telles gens?
Quatre chevreuils, un peu malins peut-être,
Mais doux, civils et garçons de bon sens,
Aimaient une jeune biche,
En tout bien, tout honneur.
Sur la porte d'un parc ils mirent une affiche
Portant ces mots : *Charlotte a notre cœur!*
C'était le nom de la belle.
Non loin de là, logeait une lourde cervelle,
Être taré, monseigneur hérisson,
Doux et poli comme un buisson.
Le vilain sire avait, dans une affaire
Qui retentit au loin, mais qu'ici je dois taire,
Froissé les intérêts de deux nobles mineurs,

Dont la biche était la tutrice.
Ciel! comme souvent la justice
Et tolère et défend les célèbres voleurs!
Maître fripon jeta, dans la balance
De Thémis, des lingots remportés du sabbat:
Contre monts d'or échoua l'éloquence
Du bon droit et de l'avocat.
Hérisson triomphait, mais son âme inquiète
Croit rencontrer partout de nouveaux défenseurs
Des mineurs...
Nuit et jour il cabale, il s'agite et furète,
Il rôde et fait le guet.
Qu'un espiégle édite un pamphlet:
« C'est contre moi, dit-il; on en veut à ma vie:
Portons plainte et verbalisons. »
Qu'un poète compose idylles ou chansons,
C'est toujours à lui seul que s'attache... l'envie.
Il fit tant et si bien qu'enfin on le chanta;
Et le crayon ajouta
Mille traits joyeux et comiques,

Heureux butin pour les chroniques!
Mons hérisson, du milieu des écueils,
Aperçoit le billet de nos quatre chevreuils.
Il s'emporte, il tempête,
Et mande le renard, son premier conseiller.
Celui-ci commence une enquête,
Et ses sergens de fouiller
Le logis de nos quatre frères.
Que trouva-t-on chez les compères?
Rien, oui, rien qui les chargeât.
Toutefois, selon l'usage,
Les exempts et consorts y firent grand dégât.
Le hérisson pestait, il écumait de rage.
Ce fut bien pis lorsque maître renard
Distrait, ou par malice, ouvrit une cassette
Renfermant la recette
Pour étrangler lion, panthère et léopard,
Tous gens de noble race!
Pour les chevreuils le tour est bon;
Car l'infâme préface

Portait le seing du hérisson.
Les suspects ont bien ri; pour moi, je ris de même
En voyant la face blême
De leur vil accusateur.
Les amis de la biche, au fond bonnes personnes,
Avaient eu cet exploit de deux jeunes lionnes
Qui, pour l'honneur
Des animaux leurs semblables,
Cachèrent ce billet, preuves incontestables
Du plus inoui des forfaits...
« Mais pourquoi la justice, en saisissant le traître,
Ne l'a point condamné?—L'homme l'eût fait, peut-être...
Le Ciel, un jour, punira tels méfaits. »

Le crime découvert ne pourra plus proscrire
Les chevreuils désormais défendant le malheur;
Et rien ne viendra circonscrire
L'élan de leur noble cœur.

FABLE V.

LA CHATELAINE

ET LES OISEAUX SAVANS.

Que femme aimable au char de la fortune
Fasse arriver les talens et les arts,
Tout lui sourit, jeunes gens et vieillards:
Or, j'en connais plus d'une
Qui, protégeant le mérite ignoré,
N'attendent pas qu'on les implore;
C'est généreux. Mais qu'un fat décoré
De titres, de rubans, poursuive et déshonore
Par ses écrits, s'il est auteur,
Le nom de sa bienfaitrice,
C'est un monstre, un diffamateur...
Qui vengera sa protectrice?
La honte et les remords:

L'indigence, à son tour, lui redira ses torts.
Je veux vous le prouver. Bien jeune châtelaine
Autrefois nourrissait, sur les bords de la Seine,
Quelques oiseaux savans,
Dont les monts et la plaine
Répétaient, à l'envi, les hymnes et les chants.
C'était douce mélodie
Par grands et petits applaudie
Alors:
C'était fête et plaisir au castel, au village;
Rossignol et fauvette, unissant leur ramage,
Formaient les plus doux accords.
Les habitans ailés du nouvel Elysée
Firent bruit à la cour : la déesse aux cent voix
Les annonce et les vante où la dame est prisée
Quelquefois.
Le roi vient au castel : une fraîche ariette,
Les airs doux et naïfs d'une jeune alouette
Qui soudain prit son vol,
Accompagnaient les chants de l'aimable fauvette.

Mais le prix couronna la voix du rossignol.
Tous nos savans ont trouvé des Mécènes;
Le roi combla d'honneurs les oiseaux phénomènes:
L'un fut duc ou baron, l'autre comte ou marquis;
La dame du castel les nomma ses amis.
A quelque temps de là, la noble châtelaine,
Je dis vrai, fut proscrite et perdit son domaine...
Pour ses amis quelle douleur!
Pour tous ses vassaux quel malheur!
Ah! que deviendra la famille
Et si fraîche et si gentille
De ses petits savans?
Mus par la reconnaissance,
Ils imploreront la clémence
De ses perfides tyrans...
Détrompez-vous; car de sa protectrice
Mons rossignol flatte les ennemis;
Pour les servir, de la police
Il devient gagiste et commis.
Il chante la nouvelle idole...

Fait madrigal, fait hyperbole.
Bref, après l'août,
On vous lui jette une pistole,
Et puis..... C'est tout.
Le grenier de l'ingrate bête
Se désemplit:
La faim lui tourne la tête;
Il se plaint, mais on en rit.

FABLE VI.

LE GEAI SE PLAIGNANT A JUPITER.

Un geai fashionnable,
Près des belles faisant l'aimable,
Rêvant aussi je ne sais quels honneurs,
Se dégoûta de son plumage;
Et comme son ramage
N'embrasait pas les cœurs,

Il voulut changer de parure.
Un paon, par aventure,
Avait laissé, dans la cour d'un castel,
Son tribut annuel :
Vous savez bien; cette aigrette dorée,
Ces yeux toujours veillans,
Et ces mille brillans
Dont jadis l'embellit la reine d'Empyrée.
Pour notre geai c'était belle moisson ;
Et je ne connais lapidaire
Qui pût fournir pareille affaire.
Donc, sans autre façon,
L'aimable sire
S'empare des rubis, se pomponne et se mire
Dans le cristal d'un ruisseau :
Jamais oiseau
Ne fut plus content de lui-même.
« Ah! comme je suis bien ! en vérité je m'aime. »
Le voyez-vous se pavaner,
Faire le gros, se dandiner,

Et, laissant libre cours à son humeur badine,
A tout venant adresser douce mine,
En se croyant un Adonis
Paré de l'écharpe d'Iris!
Notre gaillard trompa tourterelle novice :
Puis fier de ce premier exploit,
Le maladroit
S'engage dans plus vaste lice :
Parmi messieurs les paons il veut passer pour roi!
L'on vous arrange de manière
La grandesse aventurière
Que, perdant son plumage et demi-mort d'effroi,
Monseigneur geai s'enfuit au loin sous le feuillage :
Là, bien tapi, se lamente et ramage,
En confiant aux dieux sa honte et son malheur.
Le bon Jupin, malgré lui, le désole,
Et lui dit, sans parabole :
« Vulgaire usurpateur,
Je ne puis accueillir tes plaintes;
Malgré tes feintes,

Geai ne peut devenir paon.
Fuis sans tarder les peines du divan.
Tu mérites l'exil, et les lois de la terre
A tout voleur infligent châtiment.
Un être un peu plus important
Expirerait sous mon tonnerre..... »
Ainsi le dieu Jupin mit l'oiseau hors de cour
Avec dépens. Depuis ce jour,
Maints geais usurpateurs ont évité la s[illegible]ce.....
Suffit : ils auront leur tour.

FABLE VII.

L'OISON ORATEUR.

Un oison fut mis au collége....
Dans quelle ville? à Paris? à Pékin?
A Londres? à Turin?
— Oui..... Non..... Messieurs, j'abrège,

Et je dis que l'oison bambin
Fit sa philosophie;
Pour ce fait je le certifie;
J'ajoute aussi qu'il obtint des lauriers,
Que le recteur appelle récompenses,
Mais que parens, la veille des vacances,
Achètent volontiers....
Tout cela n'est que babiole,
Jolis hochets,
Passagère auréole
Qui brille sur le front des plus minces sujets.
Notre oison philosophe
Revient bouffi de grec et de latin;
Compose et décompose épître, ode, anti-strophe,
Enfile encor l'immense alexandrin.
Petit cerveau, monsieur son père,
En mourait de plaisir;
Et pour le lire sa mère
En perdait le dormir.
C'est tout simple, et le monde

En tels esprits
Abonde.
Que de fils adulés un seul jour a trahis!
Le bachelier oison, s'estimant un grand sire,
Voulut paraître et se produire
En public :
Pour les siens son début était un pronostic;
Pour bien d'autres aussi. Dans une vaste enceinte,
Dindons, singes, renards,
Pour la plupart êtres braillards,
S'égosillaient, sans crainte,
Sur la guerre et la paix, sur le blanc et le noir.
Le président, à grands coups de boutoir,
Arrêtait celui-ci, puis corrigeait cet autre :
(Mons sanglier fut toujours bon apôtre.)
Tout cela se passait en assez bon patois.
Or la scène étant en France,
Au public par décence,
Vous n'irez pas parler latin, grec ou chinois.
Là se trouvait notre savantissime.

Interpellé, je ne sais plus pourquoi.....
— Resta coi!
— Mieux eût valu : non, il répond, s'escrime,
Mais ne dit rien
De bien.
Il s'affranchit de toute règle,
Notez-le, sans raison :
Les licences passent chez l'aigle ;
Chez un oison,
Non.
Il dit si mal, si mal que je ne puis reprendre
Ses *qui*, ses *que*, ses *quoi* :
Ma plume ne veut pas les rendre,
Vous devinez pourquoi.
Je finirai mon conte ou mon histoire
En répétant à l'orateur oison,
Que ce premier déboire
Doit le rendre à la raison.
Qu'il écoute et se taise ;
Qu'en un mot il lui plaise

Céder la tribune à l'aiglon :
Il le fera s'il consulte Solon.

FABLE VIII.

LA POLITIQUE DES RATS.

Pressés par la famine
Et casernés dans leurs trous,
Les rats faisaient grise mine,
Tandis que messieurs les matous
Rôdant par le voisinage,
Flairaient ici, guettaient plus loin;
Toutefois ayant soin
De ruser sans faire tapage.
C'était à ne plus y tenir :
Les deux partis, en guerre déclarée,
Souffraient beaucoup. Mainte robe fourrée
Ne couvrait que des os. Il faut en convenir,

La faim excitant la rage,
Pousse au carnage.....
Or, les rats, prévoyant mille assauts désastreux,
Trouvons, se dirent-ils, quelque moyen facile
Et pourtant peu dangereux,
D'échapper à la griffe agile.
Au conseil aussitôt se rendent les vieillards,
Suivis par les ratons, qu'accompagnent leurs mères,
Tous bien penauds et peu gaillards.
Le plus ancien se lève : « Amis, citoyens, frères,
Irons-nous nous livrer tous à la bonne foi
D'un adversaire implacable?
— Plutôt mourir... — Ainsi, je voi
La mort inévitable,
Soit que nous restions ici;
(Hélas ! depuis huit jours, nous vivons de régime
Et la faim nous décime !)
Si nous sortons, on nous prend sans merci :
Nous trouvons le trépas dans la double hypothèse,
Et loin de là je n'aperçois moyen

De nous sauver: vous le voyez, ma thèse
Est celle d'un logicien.
Cependant, mes amis, ne perdons pas courage :
Les dieux m'ont inspiré...
Et ce présage
Est un secours inespéré.
Sous cette voûte, un assemblage énorme
De poulardes, de lard,
A mon avis, si chacun se conforme,
Nous promet une bonne part.
Fouillons la terre, et creusons une route...
Lors tout-à-coup messieurs les chats,
Sans doute,
Pour le garde-manger négligeront les rats.
Gorgés de nourriture,
Ils dormiront et le jour et la nuit;
Nous pourrons donc, sans bruit
Et sans trembler, chercher pâture.
Je finis : saisissons la planche de salut ;
A l'œuvre! le temps presse!

Pour arriver au but,
De creuser que chacun ne cesse. »
Aussitôt le vieux rat, habile ingénieur,
Se fait le premier travailleur.
Le lendemain, dès l'aurore,
Le rat mineur
Sur la tranchée arbore,
Comme un triomphateur,
Sa couleur.
Tout en visitant la viande,
Sans retard, le major ordonne que sa bande
Gagne un lointain réduit,
A petit bruit.
Messieurs les chats sont pris au piége :
Pendant un mois la troupe assiége
Et prend le garde-manger.
Ils deviennent ventrus, gras à mettre à la broche,
Lourds, massifs, fainéans : tout raton les approche
Sans danger.
Aussi dit-on que l'oreille

Du matou
Qui sommeille
De plus d'un rat fut le joujou.
— L'histoire paraît fabuleuse :
Il faut pour l'adopter, une foi vigoureuse.
— Moi je la crois ; autres gens que les chats
Pour un dîner ont vendu leurs mandats.

FABLE IX.

LE CHIEN ET LE LOUP.

Un boule-dogue, un loup, deux mortels ennemis,
Se disposaient un jour à se livrer bataille :
Mais le dogue étant de taille,
Maître loup recula. « Frère, je suis soumis
A la plus terrible épreuve :
Hier, en passant un fleuve,

Je me suis mouillé jusqu'aux os :
Un gros rhume, une toux creuse
Me rendent peu dispos
A vous faire raison : votre âme généreuse
M'excusera. »
Le chien considéra
Qu'il avait, pour ce jour, une importante affaire,
Et souscrivit à ce préliminaire.
Donc il passe outre, et poursuit son chemin.
« Deux mots encor : si votre seigneurie
Le trouve bon, jusques à la prairie
Je l'accompagnerai ; j'y vais, car un devin
M'a donné rendez-vous ; je veux à sa science
Soumettre quelqu'exploit, trouble de conscience
Qui, depuis douze jours, me prive du sommeil :
Vous voyez, j'ai besoin d'un ami, d'un conseil.
Je suis las et bien las de vivre à l'aventure,
Tantôt de me défendre, et tantôt d'outrager
Et brebis et berger.
Quand je pense à la mort, frère, je vous le jure,

Je veux changer... »
Le chien est bon, il est candide.
Même parfois il en devient stupide.
Le voici donc sermonnant notre loup
Qui l'écoute et parait, au fond, goûter beaucoup
Sa morale.
Encouragé, l'orateur intercale
Dans son discours quelques mots généreux;
Propose au converti de se rendre à la ville
Pour y couler des jours heureux.
« Suivez-moi, lui dit-il, je vous offre un asile;
Je connais Léopard et je vais à la cour:
Moins habile que vous y trouva la fortune:
Je veux donc vous pousser, et là, vous voir, un jour,
Tout puissant, à l'abri du froid et de la brune.»
Le loup lui fait tous ses remercîmens:
Il ne se sent plus d'aise...
« Oui, seigneur, je me rends à vos raisonnemens,
Mais qu'il vous plaise
M'apprendre vos honneurs et votre dignité.

— Je représente ma province,
Et mon pays m'a député
Pour être son tuteur et régenter le prince
En le soumettant à la loi.
—Vous gouvernez!—Non pas.—Que faites-vous?—J'opine
Contre les factieux. — Vous jappez... Je devine
Votre emploi.
Mais qu'avez-vous au col? l'on dirait d'une chaîne!
Est-ce que par hasard... dites, je suis en peine...
—Rassurez-vous; cette marque d'honneur
Annonce mon indépendance.
—A d'autres, monseigneur!
De votre révérence
Je suis le serviteur.
Je crains les gens qui portent chaîne ou plaque;
Celui-ci vous déchire et celui-là vous traque:
Pour chien et garde forestier
Tout est de bonne prise, et tout devient gibier.
Si j'allais à la cour je défendrais mes frères:
Mais, je le vois, bon nombre de cerbères

Y dépouillent les moutons...
Adieu : dites encor : les loups seuls sont gloutons ! »

FABLE X.

LES DEUX ERMITES.

L'OURS peut changer d'habit, jamais de caractère.

Un vieil ours, autrefois,
Trouvant ses hauts faits peu courtois,
Cherchait un saint confrère,
Qui, comme lui, du monde dégoûté,
Pour son salut voulût se faire ermite.
Un singe, jongleur émérite,
Par sa friponnerie au loin accrédité,
Aux alentours avait fixé son gîte.
Maître Gilot, c'est le nom du larron,
Reçoit le prédicant, et goûte assez l'affaire.

« Bravo! dit-il; je vous prends pour patron,
Et dès ce jour j'endosserai la haire :
Nous vivrons à gogo, sans crainte des sergens,
Faisant contribuer les gens
Qui, pour prier le saint de l'ermitage,
Viendront en pélerinage :
Vous verrez si je suis manchot.....
Entendons-nous, maître Gilot,
Reprend notre ours; la pénitence,
Le jeûne et les soupirs
Ne nous rendront l'innocence
Que si nous imposons un frein à nos désirs.
Je me suis trop long-temps engraissé de carnage;
Et tout le voisinage
A mon aspect tremble d'effroi.
Il faudra donc que la mansuétude,
La charité, la foi
Habitent cette solitude:
Sans cela mon salut court le plus grand danger.
Et vous aussi, mon frère, avez à corriger

Cent ruses, cent détours que votre cœur perfide
Enfante sans travail. Vous me trouvez rigide !
—C'est vrai; mais nous visons à devenir des saints;
Renonçons, sans tarder, aux vices des mondains..... »
Notre singe se croit pénétré de la grâce;
Il promet tout, se repent, et compasse
Son maintien, son regard.
Voyez-vous nos reclus prenant l'air d'un frocard,
Laissant pousser leur poil à l'aventure,
Et n'ayant pour parure
Qu'un chapelet, un médaillon
De saint Gilot représentant l'image!
Le singe moinillon
De son confrère obtient le nom de sage.
Un air soumis et doux,
Le goût de la prière
Ont remplacé les tours de gibecière.
« Du passé je vous absous,
S'écrie, avec transport, notre vieillard ermite,
Et je me félicite

De m'être retiré dans ces lieux avec vous.
Vous m'appelez votre frère!
Aujourd'hui, mon cher confrère,
Je rends hommage à vos perfections;
Vous avez dépassé toutes prévisions.»
L'ours et frère Gilot, unis de cœur et d'âme,
Tous les deux embrâsés d'une céleste flamme,
Vivaient de racines et d'eau,
Simples produits des vallons, du ruisseau,
Voisins de leur ermitage.
Au bout de quinze jours, deux brebis du village,
Sans berger et sans chiens,
Ayant leurs vertus pour gardiens,
Viennent faire un pélerinage.
« Belle toison! dit le frère Gilot:
Mon habit est rapé; ce serait bien mon lot.
— Fi donc! reprend le vieil ermite:
Et pour un cénobite
Votre désir est criminel! »
Tout en parlant ainsi, Jacques, le bon apôtre,

Jette un regard charnel
Sur les brebis... Et comme l'une et l'autre
Avaient de l'embonpoint:
« Le ciel nous sert à point...
— Oui, n'est-ce pas demain le grand jour de la Pâque?
Poursuit le frère Jacque.
Égorgeons l'agneau pascal...
Après l'acquit de ce devoir légal,
Nous reprendrons du jeûne et de la pénitence
Les douces lois... »
Il dit: et les coquins emportent dans les bois
Les deux brebis, et font bombance.

FABLE XI.

LE COLON ET LE BOHÉMIEN.

Un jour, un Bohémien
Se promenant dans des bois encor vierges,

Aperçut un Indien,
Un nègre, déjà vieux, déchiré sous les verges;
Son sang coulait à flots...
« Je tremble! se dit-il : pour les gens indévots
C'est mauvaise contrée.
Mon médecin m'ordonne chaud climat;
Esculape est un fat.
Oh! que ne suis-je encore au pays de Borée!
J'y trouverais la mort...
Pouvais-je éviter mon sort?
Mon col, et je l'avoue, attendait la potence;
Car mes aïeux,
Malgré leur innocence,
Moururent suspendus entre terre et les cieux.
Que ne vois-je un navire!
Je m'embarquerais sans mot dire. »
Mons le Bohémien
Était loin du rivage;
Ses vœux et son verbiage
Ne le mènent à rien

De bien.
Un brave se résigne
A son sort;
Bohémien est digne
De passer pour esprit fort.
A la fin, les bourreaux laissent le pauvre nègre
Respirer... Le patron
Se retourne, aperçoit le résigné larron :
Que fait donc celui-là? demande d'un ton aigre
Le petit-fils d'Aaron.
Il parait étranger. — Holà! venez, beau sire;
Qu'attendez-vous ici? — Rien, monseigneur; j'admire
Ces gigantesques forêts,
Cette belle verdure,
Ce luxe de la nature :
Devant ce grand tableau, mon Dieu! que je me plais!
— Point de plaisanterie,
Seigneur de la tromperie :
Vous êtes mon vassal;
Vous avez mérité le pal...

Mais je suis doux, j'ai l'âme bonne;
Suivez, je vous l'ordonne,
Mes esclaves : leurs travaux
Sont salutaires...
Allez donc labourer mes terres,
Et traîner mes tombereaux.
—Mais, monseigneur, je suis un honnête homme,
Libre, de noble sang, je respecte les dieux;
Si je n'ai pas suivi de Genève ou de Rome
Les décrets mystérieux,
J'ai ma croyance,
Et j'en appelle à votre tolérance...
—Rien de mieux:
Pauvre garçon, tu me fais rire!
Et que m'importe ta foi!
Obscur sujet de mon empire,
Tu dois accepter ma loi.
— Seigneur, l'Afrique ou l'Amérique
Ne m'a point donné le jour;
Sur le sol britannique,

D'autres m'ont dit dans Édimbourg,
Je naquis. Esculape
Et ses suppôts
M'ont conseillé les climats chauds.
— Esclaves! les fers et la trappe
Pour ce menteur;
Il est nègre, et sa couleur
Prouve qu'il est déserteur
De mon empire:
Au chevalet, marchez, beau sire!

Je ne défendrai pas peuple bohémien,
Mais je dirai: sur l'apparence
Juger quelqu'un c'est démence:
Serait-ce la couleur qui fait l'homme de bien?
Vous méprisez haillons du plébéien...
Sous ces haillons respire âme brûlante,
Ou noble cœur.
Oh! que jamais votre mépris n'augmente
La misère et le malheur.

FABLE XII.

LE COQ ET LE PLONGEON.

« Las ! que le temps est dur! que le ciel est pesant!
Amis, puis ennemis, et la paix et la guerre,
L'or et la pauvreté, le passé, le présent
Nous font tomber sous la serre
Du puissant!
N'ai-je pas vu, dès mes jeunes années,
Nos pères massacrés, et nos sœurs entraînées
Par l'implacable vautour!
Le tyran défendait de pleurer sur leur tombe :
Malgré moi j'obéis... Aujourd'hui je succombe
A mon tour... »
Un bonhomme de coq, bon époux et bon père,
Près de son poulailler ainsi se lamentait.
« Qu'avez-vous donc, mon frère?
Dit un plongeon qui l'écoutait.

Vous vous plaignez de la vieillesse!
C'est tout simple; et j'en dis autant.
— Puis-je regretter ma jeunesse,
Répond le coq en sanglottant?
— Mais quel est donc le sujet de vos larmes?
— Les horreurs du destin!
— Confiez-moi vos nouvelles alarmes.
— Ecoutez; ce matin
Je chantais : un hibou trouva que mon ramage
Etait un outrage
Pour le roi vautour.
Vous avez, m'a-t-il dit, pour le dernier monarque
(Et depuis bien long-temps j'ai fait cette remarque)
Manifesté vos vœux et votre amour.
Je vous dénonce,
Et je m'annonce
L'accusateur
D'un insigne conspirateur.
Il part..... en vain je le rappelle.....
Tais-toi rebelle!

Me répond-il du haut des airs.
J'attends ma sentence,
Car mon innocence
Est un crime aux yeux d'un pervers.
Il est vrai, j'ai servi notre roi légitime,
Et j'ai versé des larmes sur son sort:
Il emporta mon estime;
Chérir son bienfaiteur, serait-ce donc un crime?
Non : l'oublier serait un tort....
Assez, dit le plongeon; je connais votre affaire,
Mais recevez un avis salutaire
Pour l'avenir
(Si toutefois vous évitez la gêne):
Dès que je vois les partis dans l'arène,
(Gardez-vous bien de me trahir!)
A petit bruit, je disparais sous l'onde;
Tant qu'on se bat, dans ma grotte profonde
Je fais le mort.....
Mais au signal de la victoire,
Je reparais et dis : Honneur et gloire

Au plus fort!
Trois fois déjà j'ai changé de bannière,
Car j'ai vu sur le trône aigle, buse et vautour:
Pour être riche, heureux, titré, c'est la manière
Qu'adoptent les oiseaux de cour.

FABLE XIII.

LE SINGE DIPLOMATE.

Que l'art de gouverner est un art difficile!
Je plains les peuples et les rois
Engagés dans les rets d'un diplomate habile,
Mais qui se joue et des dieux et des lois.
Monarques et sujets, étouffez ce reptile;
Si vous le réchauffez il vous dévorera.....
Un singe, agile saltimbanque,
S'étant fait recevoir docteur de Salamanque
Et d'autres lieux, délibéra

Sur le parti qu'il devait prendre.
En fait de tours il en pouvait revendre :
C'était un fin matois plus rusé qu'un renard;
Lançant, fort à propos, sa pointe et son brocard;
Bouffi d'orgueil, toutefois populaire;
A l'agneau comme au loup se rendant nécessaire :
Partant la politique était vraiment le lot
Du magot :
Son pédantesque verbiage
Du bon peuple dindon enlève le suffrage.
Le drôle fait sa cour au seigneur léopard
Par un maintien pieux. Bientôt notre cafard
Soumet petits et grands au pouvoir de sa batte.
Or, par degrés, le rusé diplomate
S'avance, puis saisit les rênes de l'Etat.....
Non, jamais l'on ne vit plus taré potentat.
Contre le roi lion il arme la panthère,
L'agneau contre l'agneau, le fils contre le père :
Par les renards, ses messagers,
Il vend brebis aux loups, et les loups aux bergers :

Rien ne peut échapper à sa scélératesse.
Ses tours et sa souplesse
Mettent rois et sujets à sa discrétion.
Le voyez-vous sourire à chaque trait qu'il lance!
Veut-il perdre un rival? il le flatte et l'encense.....
Il couvre ainsi le feu de son ambition.
Pour apaiser les sots, vite une cabriole:
Mais les grands? Un protocole
Calme tout,
Et vous les leurre jusqu'au bout.
Le singe diplomate arrangeait ses affaires
En brouillant celles d'autrui.
Un chroniqueur soutient qu'en ses Catilinaires
Cicéron eût parlé de lui,
Si dans Rome eût vécu ce prince des faussaires:
Près de notre magot Verrès n'est qu'un faquin;
L'affreux Catilina n'est qu'un obscur coquin.
Quoi qu'il en soit, parcourant ses provinces,
Le roi lion attendait de deux princes
Qui jusqu'alors s'étaient montrés soumis,

Le tribut du vasselage
Et l'hommage
Que seuls refuseront les vassaux ennemis.
Mais il voit insulter sa royale personne!
Il bat ses flancs, rugit, se hérissonne.....
— Je le crois; qu'advint-il de ce noble courroux?
— D'innombrables avantages;
Car le roi connut les dommages
Faits à lui, faits à tous.
Sa royauté n'est plus qu'une ombre,
Et des protocoles sans nombre
A l'étranger ont livré ses Etats.
Mille autres attentats
Révèlent que le singe a vendu les victoires,
Flétri les gloires
Chères au peuple et que son sang payait:
Pour quelques pots-de-vin le magot les livrait...
Sa trame est découverte:
Avecque ses sujets le prince se concerte
Pour flétrir à jamais l'infâme sapajou.

Chats, agneaux et dindons, vous le happant au cou,
L'étranglant sans merci, jettent à la voirie
Ce fléau de la bergerie.
Les ennemis du roi frémissent de terreur...
Mais le peuple retrouve et la paix et l'honneur.

Avouons, tous tant que nous sommes,
Qu'il est des animaux plus sages que les hommes.

FABLE XIV.

UNE ASSEMBLÉE CHEZ LES CORBEAUX.

Progrès, franchise, liberté
Sont mots inscrits sur la bannière
Je ne dis pas des gens de la cité,
Mais des savans de la chaumière.
Savans! oui, les beaux-esprits
Se glissent partout, et je pense

Qu'en France,
Avant dix ans, nous aurons les écrits
De gens qui ne savent pas lire...
Voyez déjà la foule d'érudits
Qui tourbillonne! Les proscrire
Serait de mauvais ton; mais j'oserai leur dire:
« Messieurs, avant que de nous gouverner,
Et de nous condamner
Comme êtres rétrogrades,
Bref, de nous faire essuyer vos boutades,
Réfléchissez : oubliez-vous...
Tuteurs de la chose publique,
Ne nous donnez état démocratique
(Que cela soit dit entre nous)
Que le jour où les richesses,
Des dictateurs ordinaires prouesses,
Ne tenteront plus vos cœurs.
Oui, renoncez aux honneurs,
Aux titres, aux rubans, pareilles bagatelles...
Montrez-vous parfaits modèles

De désintéressement;
Donnez-nous lois et franchises,
En un mot gouvernement
A bon marché : ce sont clauses promises
Chaque matin,
Mais jusqu'ici remises
Au lendemain.
Vous me direz : « Difficile est l'affaire... »
Brûlez donc circulaire
Incendiaire,
Et rendez aux Français
Ce qu'ils ne rejettent jamais,
La paix sans honte,
La guerre sans mécompte;
Avant tout, haine aux Anglais.
Maintenant écoutez mon conte.
Nosseigneurs les corbeaux
Un jour se mirent en tête
De fabriquer codes nouveaux.
L'on fit enquête

Chez un praticien
Qui connaissait les coutumes.
On lut et relut les volumes
Intitulés *le Mien;*
Et tout cela pour le bien
Du seigneur béotien:
Vous m'entendez, du peuple toujours dupe
Des preuves du logicien
Qui jour et nuit s'occupe
Des intérêts du plébéien.
Dès qu'on eut donc compulsé les registres,
Les gros bonnets furent nommés ministres
Et rapporteurs,
Puis orateurs
Du projet que l'assemblée,
A l'ordre souvent rappelée,
Entendit tout au long.
Un corbeau furibond
Se lève, en fait la satire
En osant dire

Que les gens du bureau,
Président et secrétaires,
Ne pensaient qu'à leurs affaires,
Puis à partager le gâteau...
Ce mot lâché, bruyant tapage,
Tumulte scandaleux
Capables d'effrayer les cieux,
Ont agité l'aréopage.
Esprits sensés craignirent le carnage;
Car des opposans la rage,
Arrivée au dernier degré,
Pouvait frapper à son gré
Dans cette affreuse bagarre.
Enfin ce tintamarre
S'apaisa;
Et le ministre proposa
D'amender chaque paragraphe
De bonne foi...
De ne pas poser épitaphe
Sur une aussi bonne loi.

Discours insinuant, habile,
Et calme et rend docile
L'aréopage corbeau,
Qui fut pris au gluau.
Car je ne sais par quelle ruse
Le projet amendé
Dépassa le but demandé.
Donc le bon peuple buse
(Qui sut toujours se résigner),
Au changement loin de gagner,
Fut surchargé de corvées
Et de tributs et de levées.

Et c'est bien fait. Le code le meilleur
Sera toujours celui qu'un père,
Un bon prince, au noble cœur,
A ses peuples confère;
C'est un bienfait que je préfère
Aux beaux projets du plus savant docteur.

FABLE XV.

LES ÉTOILES FILANTES.

Je n'irai point, du savant Arago
Usurpant la couronne,
Voyager dans les cieux : jeune Icare me donne
Forte leçon ; je crains le *quiproquo*.
Si par hasard Pégase
Paraît de bonne foi
Cheminer avec moi,
A petit bruit je rase
Les vallons ;
Je ne quitte point la terre,
Car l'aspect seul des monts
Me fait craindre le tonnerre.
Vous le savez ; j'aime près du hameau,
Ou sur le bord d'un ruisseau
Rencontrer mon personnage :

Or, bonnes gens du village
Sont simples, adorant les Dieux,
Et ne forment jamais le projet téméraire
(C'est penser salutaire)
D'escalader les cieux.
Je reviens donc sous la feuillée.....
Préferez-vous à la veillée?
Serait-ce mieux?
Je le veux bien; je puis vous satisfaire.
Dites donc une fois que je suis débonnaire.

Le rossignol
Loin du hameau prenait son vol;
Et par son doux ramage
Ne réveillait dans le bocage
Echo;
C'était l'heure où du pacage
Le berger ramenait Io.
Jeunes et vieux, réunis sous le chaume,
Parlaient de pluie et de beau temps,

C'était l'époque des autans.
Point le doyen des prédicans,
Mathieu Lænsberg l'astronome,
N'est oublié par bonnes gens
Des champs.
Nostradamus et sa cohorte
Peuvent venir faire escorte
Au prophète éternel;
Ils feront un plaisir réel
Au cercle de la veillée:
Tout en filant sa quenouillée
L'aïeule suivra des saisons
Le cours; et des fenaisons
Elle apprendra l'époque désirée.
Nous n'en sommes pas là: le terrible Borée
Avec fureur soufflait;
Et l'épais frimas pesait
Sur les campagnes,
Puis argentait
Le sommet des montagnes.

Eh bien! disait Lucas, l'almanach est menteur;
Nous sommes à la chandeleur,
Et point d'étoiles filantes
Qui devaient flamboyantes
Glisser sur la voûte des cieux.
J'ai, pardi, de bons yeux,
Et je n'ai vu chose pareille:
L'on nous promet merveille;
Tout cela n'est que jeux
Pour attraper notre obole.
Dis donc, reprend Jeannot, serait-ce parabole
Que nous adressent les savans?
Car, Lucas, ces grandes gens
Sont ennemis du mensonge.
— Ma foi, Jean a raison; je songe
Que dans l'Apocalypse, un vilain animal
Doit amener règne du mal.....
La lune et le soleil, enfin les autres astres
Nous pronostiquent les désastres
Et les malheurs

Qui nous feront sécher sous le feu des douleurs.
— C'est vrai; dimanche, au prône,
Le curé nous en dit tout aussi long qu'une aune
Sur ce chapitre là :
Nous a parlé..... De qui? Je ne sais.... d'Attila
Et des armées
De Lucifer :
Il les a, ma foi, nommées;
C'est qu'il connaît bien l'enfer.
Finirez-vous! reprit jeune fillette,
Naïve bergerette
Aux yeux bleus:
Vos astres et vos feux
Me font peur; et je tremble :
Il me semble
Entendre les démons,
Les lutins et leurs chaudrons.....
Puis, la pauvrette
S'en va seulette
Se cacher sur le sein

De sa mère. Et soudain
Le ciel étincelle et brille.....
Sur le front de la jeune fille
Un rapide et vif éclair
Tombe. — C'est Lucifer!
A genoux! répètent ensemble
Les bons et simples villageois.
Chaque voix
Tremble.....
C'est bien le cri du cœur,
Le doux accent de l'innocence
Implorant la toute-puissance
Avec sainte frayeur.
Alors le curé du village,
Traversant le voisin pacage,
Entend des soupirs.
Qui ne connaît que les plaisirs
Fuit, avec soin, le lieu des larmes:
Pour un bon cœur, consoler a des charmes;
Et le mortel qui contracta

L'engagement de protéger ses frères
Et de soulager leurs misères,
De la vie accepta
Les mystérieux mélanges.
Le vieillard entre donc; et que voit-il? les anges
Priant au pied du Golgotha...
Il les relève et les rassure;
Puis, expliquant de la nature
Et le cours et les lois,
Il dit aux bons villageois:
« Ces feux qui sur l'azur se mêlent et se roulent,
Ces étoiles qui coulent,
Des hommes, des évènemens
Sont l'image:
Tout ne luit que quelques instans
A la cité comme au village.
Mes enfans, pour vivre en paix
Avec le ciel et la terre,
Et ne redouter jamais
L'orage et son tonnerre,

Que la douce charité
Et l'austère vérité
Dirigent votre course;
Et Dieu dans vos malheurs sera votre ressource. »

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

FABLE I.

LE PÉLICAN.

*A Mme LA MARQUISE DE L****.*

DES évènemens politiques
(Ce mot fait présager soudain quelque malheur)
Avaient jeté la douleur,
Froissé de plus intérêts domestiques
Chez un noble pélican.
En pareil cas, un courtisan
Se tourmente
Auprès du nouveau pouvoir;
Il adule et complimente;

Sa main devant l'idole agite l'encensoir.
De tout temps, les oiseaux de proie
Ont suivi cette voie.
En s'éloignant de la cour,
Le pélican dans les bois se retire:
S'il soupire
Et dit sa plainte aux échos d'alentour,
Ce n'est pas qu'il regrette
Et titres et honneurs;
Le sort de ses fils l'inquiète
Et fait couler ses pleurs.
Etat voisin de l'indigence
Succède à l'abondance
D'autrefois.
Jour et nuit dans les bois
L'oiseau pour sa couvée
S'empresse, va, vient et revient.
Le courage soutient,
Par le malheur éprouvée,
Une grande âme; et souvent

L'héroïsme
Et le civisme
Font moins que cœur aimant.
Mais l'hiver et sa froidure
Ont dépouillé la nature
De ses trésors:
Donc plus moyen de chercher la pâture
Dehors.
Pour l'oiseau quelle torture
Alors!
Mère jamais ne balance
A donner assistance
A ses enfans...
Voyez-vous jeunes pélicans
Sucer le sang de leur mère!
C'est le dernier secours
D'un bon cœur : l'oiseau réitère
Ce moyen qui bientôt a terminé ses jours.

Contre ce fait que censeur ne réclame;

Autrement je pourrais, madame,
Consigner dans mes vers
Mille exemples divers:
Point n'est besoin pour âme tendre.
Bons fils ne peuvent se méprendre
Sur le portrait que j'ai tracé,
Je dois dire esquissé.
Car comment d'une mère,
Ange tutélaire
Que nous accordent les dieux,
Peindre l'amour mystérieux?
Je me tais et j'admire...
Ah! que ne puis-je dire,
En vers harmonieux,
Ce suave sourire,
Ce céleste délire,
Ce langage des yeux;
Charmes dont la nature
Orna le cœur maternel!
Ce cœur, c'est un autel

Où brille flamme pure;
C'est un foyer éternel
Où rien ne meurt, où tout s'épure;
C'est le séjour de la candeur;
C'est festin que l'amour apprête
Pour le juste et pour le pécheur:
Comme le fils aimant, le fils dissipateur
A cette table s'arrête;
Son retour complète la fête
Du bonheur.
Cœur d'une mère
C'est un mystère!
C'est un sacrificateur
Qui sur le sein de la patrie
Pose, sans balancer, son présent et sa vie,
Son avenir, sa gloire et son honneur,
Son fils! sublime courage!
Quel langage,
Tendre mère, peindrait ta générosité!
De l'immortalité

Tu placerais le privilége
Sur l'autel
Pour en doter ton fils, s'il n'était immortel...

Enfans bercés sur le cœur maternel,
Ne craignez rien; Dieu vous protége.

FABLE II.

LE CONQUÉRANT ET L'ANE.

Un fameux conquérant
(D'autres diraient un brigand),
Mons Jacques et son âne
Se mirent un jour en chemin
Dès le matin.
On les eût pris, ma foi, pour gens de la douane.
Voyez-vous ces paniers, ces glaives, ces crochets?
Mieux que cela, notre âne est muni de stylets...

Ces deux larrons vont en campagne.
« Marchons, maître baudet, au pays de Cocagne.
— Seigneur, de quel côté?
Reprend notre âne; aux bords de l'Arabie,
En Chine, en Cochinchine, en Basse-Normandie? »
C'est une absurdité,
Va dire le lecteur. Qu'un âne sache braire,
Du lis et du jasmin distinguer le chardon,
C'est son talent originaire;
Mais raisonner comme un rhéteur..... Pardon!
L'âne souvent, comme nous autres hommes,
Sait beauconp, pense, acquiert,
Et pourrait l'emporter sur certains gentilshommes...
Mais à quoi tout cela lui sert!
Comme nous il devient la dupe
Du premier aigrefin qui flatte son orgueil:
On nous promet monts d'or; l'on nous jette un linceuil...
Coupons court; du baudet la question m'occupe.
Mons Jacques lui répond:
« A quelques pas d'ici nous attend la victoire;

Vole à la gloire!
Sur ton courage j'ai fait fond.
Je ne veux plus d'esclave;
Si tu combats en brave
Je t'affranchis, tu vis en liberté;
Tu deviens gouverneur d'une grande cité.
— Seigneur, que faut-il faire?
Je sais ruer et je sais braire...
— Bravo! sois patient. »
Or le soleil quittait les plages d'Orient:
Du joyeux moissonneur la simple chansonnette
S'unissait aux accords
De la douce musette;
Ces chants portés au fleuve expiraient sur ses bords.
Tandis que les épis tombent sous la faucille,
Le père de famille
Chasse dans la forêt avecque ses amis,
Loin du logis.
Coupable imprévoyance!
L'ennemi guette le butin,

Jacques sonne le tocsin...
Dieux! voyez accourir la ruineuse engeance
Des loups et des renards, des panthères, des ours,
Animaux affamés et dont l'aveugle rage
Ne respire que sang, ne vit que de carnage,
Horde qu'on voit toujours
Dans les calamités publiques
Tout renverser, au nom de cent lois chimériques...
Le castel du seigneur est pris au dépourvu:
On pille, on démolit, on brûle, on assassine...
Et, comme il l'avait prévu,
Le conquérant en souverain domine.
Le lendemain de ces horreurs
(Notre âne ayant rempli son rôle);
Voici que notre drôle
Veut sa part du butin comme aussi des honneurs.
Seigneur Jacques sourit: « Maître sot que vous êtes,
Vous n'assistez à mes conquêtes
Que pour traîner le fardeau:
Reprenez votre bât, ou d'un brin de bouleau

Je vais caresser votre échine :
Il serait beau qu'une telle vermine
S'en vînt souiller ma gloire et partager mon sort!
Insensé! reconnais l'empire du plus fort. »

Peuple de l'Arcadie,
A notre sort ne porte point envie :
Tu n'es pas seul le jouet d'un brigand...
Petits : ne servez point l'ambition d'un grand.

FABLE III.

LA GRENOUILLE

QUI VEUT PASSER POUR AUSSI NOBLE QUE LA BALEINE.

Que j'ai connu de pauvres sires
Tout chamarrés de brocart,
Prétendant imposer par leur ton, leur regard!

Messieurs, je vous en prie, allez aux anticyres...
— Et pourquoi, s'il vous plait? je possède un milliard,
Je suis connu de Paris jusqu'à Rome,
Sur l'honneur, je suis gentilhomme...
— Je le veux bien; mais vous êtes bâtard.
Vous nommer serait justice...
Moi, je vous dis, sans malice,
Lisez ma fable. Aux rives d'un étang,
Dame grenouille, assez lourde d'années,
S'imagina sortir du plus illustre sang;
Pécore se promet de hautes destinées.
Elle se pare et s'embellit
Autant que peut grenouille de son âge;
Et charge un érudit
De graver son écu sur les joncs du rivage.
La foule arrive rendre hommage
(L'éclat toujours nous éblouit),
A la dame
Duchesse, ou pareil nom.
Un rat d'eau, mais non pas le noble hippopotame,

Fut fait son factotum.
C'étaient bals et plaisirs sur l'onde,
Dîners, régals et mille jeux
Que, dans le monde,
Savent donner fils de nobles aïeux.
En un mot, la grenouille avait son entourage
Composé, croyez bien, de gens du marécage.
L'on eût voulu recevoir plus huppés
Afin de relever les titres usurpés.
La dame, toutefois, à force de finesse,
Attire une duchesse,
Grosse carpe, ma foi,
Et d'assez bon aloi.
Dans le monde aquatique
Vous trouvez, comme ailleurs, de l'esprit politique:
Partant, un brocheton,
Marquis, dit-on,
Suit la déesse,
Notre carpe duchesse.
Devant eux s'avançait barbeau, simple baron.

Tous entrent au palais de la dame grenouille :
Là, l'huissier grenouillard les précède et bredouille
Les noms des nobles invités,
Sans oublier leurs qualités;
C'est l'ordre, c'est l'usage.
Pour recevoir l'hommage
Des étrangers, grenouille en long manteau,
Couronne au front, gagne son trône
Sur l'eau,
En s'annonçant reine du Rhône.
Marquis brochet n'y put tenir,
Il en creva de rire,
Se proposant de faire une satire,
De la fête gai souvenir.
Vous pensez bien que long-temps au rivage
Et dans le voisinage,
De la reine du Rhône on parla, reparla;
Et le bruit circula
Que la rainette
Depuis ce jour ne rassembla

A sa buvette
Qu'ignobles animaux,
Populace des eaux.

J'en suis content : et la leçon est bonne
Pour duchesse et marquis, pour grenouille et baronne.

FABLE IV.

LE PHILOSOPHE ET LE PAYSAN DU PERCHE.

Pour demander conseil
Sur le bien et le mal, le bon et cas pareil,
Je vais trouver obscure créature,
Sans esprit, si l'on veut, mais que dame nature
Dote, insigne faveur!
De jugement et d'un bon cœur.
Que de raison sous la plus vile étoffe!

Vous préférez le sombre philosophe,
Au front plissé, regard sec, air abstrait?
Un tel rêveur n'est point mon fait;
J'y trouverais mécompte.
Contentez-vous pourtant; mais écoutez deux mots;
C'est une histoire et pas un conte.
Un philosophe, ayant quatre marmots,
De plus, femme gentille,
Une sœur et sa fille,
N'avait repos ni le jour, ni la nuit;
Souvent querelle et tout ce qui s'ensuit,
Poussaient la patience
De la sapience
A bout.
Pour échapper à ses furies,
Dès le matin, notre homme était debout,
Parcourait les prairies:
Mais il aimait surtout
A visiter un pacage
Qu'abritait de l'ormeau le gracieux feuillage.

Là, joyeux et contens,
Vivaient cinq paysans;
Maître Jean et sa femme,
Trois filles, belles comme amour:
Je les connais et les proclame
Reines des bergers d'alentour.
Reine de capitale,
De tout temps,
N'égale
Reine des champs.
Chacun son goût. Tableau de l'innocence
Qu'encadrent la simplicité,
Doux abandon, sincérité,
Nuance
Dans le ton de la vérité,
De couleurs naïves la vie...
Moi, si j'avais à choisir une amie,
Je ne la demandrais jamais à la cité.
« Ainsi parler n'est plus de mode:
Qu'est-il besoin d'un si long épisode?

Revenez à votre récit.
— Un instant, je n'ai pas tout dit.
Vous, cœurs amis de l'innocence,
Entrez dans ma confidence:
Est-il vrai que plaisirs bruyans,
Fêtes et bals, foyers de la licence,
Fascinent l'inexpérience,
Par leurs prismes flamboyans?
Et l'on dira que le jeune âge,
J'entends fille de quinze ans,
Reste sage
Comme fille du village!
Impossible! et qui ne sait
Que l'innocence qui plaît
Est plus fragile que la rose
A peine éclose,
Qui s'effeuille au toucher
De l'insecte léger?
C'est fleur qu'un souffle altère et brise,
Et qui, surprise

Par l'œil du jour, se ternit;
Qui, jeune, enfin sous l'odorat vieillit.
N'en parlons plus. Je reviens au village
Retrouver mes bons paysans.
Ami, par quels moyens puissans,
Au fermier dit le sage,
Fais-tu régner la paix et le bonheur?
Tout est plaisir dans ton intérieur:
Ton épouse t'adore;
Joyeuse, dès l'aurore,
Elle partage tes travaux:
Le blond épi tombe sous les faucilles
De tes filles,
Qui, par leurs chants animent les coteaux.
Ton regard vivifie
Ton entourage accoutumé;
Tu es heureux, tu es aimé!
Réponds-moi. — Ma philosophie
Se base sur l'amour:
Si, fatigué, je viens de la montagne,

Vers moi je vois accourir ma compagne.
A mon retour,
Jenny, ma première fille,
Prépare, au foyer qui pétille,
Notre frugal repas.
Ses sœurs se jettent dans mes bras;
Entr'elles je partage
De doux baisers; et cela me soulage,
Le bonheur suit mes pas.
Vient la veillée;
Tandis que mes enfans filent la quenouillée
Qui procure l'habit dont je suis revêtu,
Je leur parle du ciel, de la sainte vertu,
Ornement de la jeunesse.
Mon récit intéresse,
Je cesse de parler que l'on m'écoute encor.
Mais passons-nous par quelque épreuve!
Aux pieds du Christ notre âme treuve
L'espérance..... ô doux trésor!
La fervente prière,

Aux affligés familière,
Sèche nos pleurs,
Ecarte loin de nous la crainte et les malheurs.
Je connais les plaisirs; rarement les douleurs.

A cette philosophie
Tout entier je me fie.
Messieurs de la sagesse, esprits présomptueux,
Déchirez votre code;
D'un villageois apprenez la méthode
Pour vivre heureux.

FABLE V.

LES DEUX PRÉDICANS.

Ne craignez pas que j'aille mettre en scène
Quelque saint orateur, digne apôtre du ciel;
J'honore Bourdaloue, et je hais Diogène.....

Laissez-moi donc flétrir l'affreux Machiavel.

Un renard, plein de jactance,
Avec quelque peu d'éloquence
A l'univers annonçait le bonheur.
Ce renard n'était qu'un *chercheur :*
V ous savez de ces gens sans foi, sans mœurs, en somme,
Frondant tout ce qui vient et du ciel et de Rome :
Cerveaux illuminés
Appelant *Dieu* tout ce qu'ils pensent :
Si vous souriez ils vous tancent
Inscrivant votre nom au livre des damnés.
Notre réformateur aborde la tribune :
Force dindons, poulets, serins et tourtereaux
En courant après la fortune,
Tombent d'abord en ses réseaux.
« Je viens, dit l'orateur, régénérer le monde.....
Plus d'inégalités..... que chacun me seconde
En retranchant de la société
Les dignités et les titres.

Etablissons-nous les arbitres
De la capacité.
Vous ne connaîtrez plus la terrible indigence;
Quiconque avecque nous veut former alliance
Se nourrira du fruit qu'il aura moissonné,
N'importe en quel pays, sous quel ciel il soit né.
Cette doctrine est claire :
C'est le salut du prolétaire.
Mes amis, dès ce jour, venez mettre en commun
Ce que vous possédez, vos talens et vos femmes.....
Applaudissez, mesdames,
J'affranchis vos époux de tout soin importun :
Prenez les rênes de l'empire;
Devenez bureaucrate, avocat, général,
Diplomate, amiral.....
A vos droits voyez-nous souscrire. »
Beaucoup ne sentaient point tout l'esprit du discours.
Je sais quelques veuves gentilles
Et deux des filles
D'un vieil ours,

Qui, suivant du docteur la sublime morale,
A leur humeur martiale
Laissèrent un libre cours.
Bref, de plus en plus l'on vit grossir la bande
Du célèbre novateur.
Mais un singe, voulant avoir sa propagande,
Se fit aussi prédicateur.
Ce singe, grand bâcleur de chartes,
Fait son jeu, tourne les cartes,
Et persuade à nos dindons
Qu'ils sont le jouet des fripons.
Discours ronflant, preuve mathématique,
Amour du bien, aperçu politique,
Rien n'est omis;
Il fait agir ses amis.
Une voix tendre,
Un regard faux et plissé
Ont fait comprendre
Son plan qui n'est qu'esquissé.
Toutefois écoutons : « Messieurs, pour la patrie

J'ai prodigué mon bras, et mon sang et mon or
(Cela n'était que singerie),
Maintenant au besoin je combattrais encor.
Confiez-moi votre fortune;
Ou plutôt, sans crainte aucune,
Demandez des emplois, des honneurs; je vous sers....
— Gratis? — Oh! non, messieurs; la chose est impossible,
J'ai trop de frais divers ;
Mais je suis incorruptible.....
Le plus honnête citoyen...
Voilà pour ma morale.
— Et quelle est votre foi? — Je crois en... tout... en rien;
J'approuve les dervis, les Romains, la cabale,
Et tout cela pour votre bien...»
Par le grand talisman, le mot de tolérance,
Le singe réussit à captiver les cœurs.
Pour agens de sa propagande
Il embrigade bateleurs,
Bouffons, êtres tarés, et dont les cabrioles
Amusent le public, moyennant ses pistoles...

Puis le pendard,
Par ses archers, fait traquer le renard.
Pour saisir, notre singe a la main fort agile,
Mais non pas pour lâcher... Vous, peuple volatile,
Vous pouvez nous le dire. O pauvres oisillons!
Ces prédicans, ces bons apôtres
Font leurs affaires, non les vôtres:
Pour eux l'or et la pourpre, et pour vous... les bâillons.
C'est le nord, m'a-t-on dit, qui vous donna ces masques;
Ils sont venus en croupe avecque les Cosaques.

FABLE VI.

LA BREBIS ET L'AGNEAU.

*A Mlle A*** DE C***.*

« EST-IL vrai qu'au village,
Pour vous, on parle mariage?

Est-ce bruit de ville ou de cour?
Cœur sensible, innocent amour
Sont permis à jeune fille.
Vous allez donc, loin de votre famille,
Vous engager sans retour!
A votre âge,
L'on ne sait pas ce qu'est le mariage.
L'un vous dira: C'est un état divin:
Vous êtes aujourd'hui libre comme nous fûmes;
Mais croyez-nous, l'hymen est aimable et benin....
— Non pas; c'est un roman en deux volumes
Recouverts de chagrin,
Reprend un autre... Écoutez, jeune amie,
Non tous ces vains discours,
Mais les conseils que de ma bonhomie
Réclament naïves amours.
Je vous chéris depuis longues années.....
Pourquoi vous rider le front?
Qu'esprit de fille à se fâcher est prompt!
C'est que j'ai dit: *depuis longues années*....

Calmez-vous; et voici dates déterminées :
Je vous connais depuis long-temps.....
Attendez! dix-huit printemps;
C'est là juste votre âge :
Mais finissons ce badinage.
Muse de la foi,
Viens à mon aide,
Inspire-moi!
Ecoute, jeune cœur, la terre prie, intercède
Pour toi.
Suis mes pas, allons au temple;
Là, que ton œil contemple
Humble et pieux,
Dans un imposant silence,
L'église déployer de sa magnificence
Le spectacle radieux.
Vois cette nef majestueuse et sombre,
Et ces cierges épars qui projettent dans l'ombre
Leur mystérieuse clarté :
Entends du fond du sanctuaire,

Du prêtre aux cheveux blancs la brûlante prière
Qui monte avec suavité;
Et ces chants mélancoliques,
Ces hymnes doux et purs que des voix angéliques
Jettent dans l'air comme un parfum :
Vois la foule à ces chants recueillie, attentive;
Puis la sainte oraison qui s'échappe plaintive
De cent cœurs qui ne font qu'un.
Puis sous les lampes d'or, aux deux côtés des grilles,
Ces beaux lys blancs, ces chastes jeunes filles
Qui, dans la poussière à genoux,
Devant le saint des saints courbent leurs blondes têtes,
Doux anges qui du ciel ont déserté les fêtes
Pour venir prier avec nous.
Entends ces voix de l'orgue errantes dans l'espace,
Qui chantent comme un chœur de séraphins qui passe,
Ou comme doux écho des cieux;
Ineffables concerts, flots de pure harmonie
Qui saisissent tout l'homme et font que le génie
Tombe étonné, dévotieux.

Entends aussi sanglots de ta famille
Qui, dans ce moment solennel,
Vient placer sur l'autel
Tout son bonheur... sa fille!
Entends enfin la voix de l'oracle du ciel:
— Au nom de Dieu, grave en ton âme
Son éternelle loi;
Que la vertu de ses purs feux t'enflamme;
Mets les devoirs entre le vice et toi.
Une épouse c'est un ange
De douceur;
C'est ineffable mélange
D'humilité, de pudeur.....
Acceptes-tu ce sacré ministère?
Au nom du ciel, je te bénis:
Sois bonne épouse et tendre mère:
Jeunes cœurs, vous êtes unis.
—Bientôt autour de toi le monde tourbillonne,
Sourit, t'appelle; et maint flatteur
Comme un essaim bourdonne

Près de ton cœur.....
Mais ne crains rien. Un instant loin du monde
Suis moi.
Ecoute, chère enfant; si tu deviens féconde
Que la foi
De tes fils soit l'héritage.
Jeune mère, à ton âge,
Pour les siens rêve honneurs,
Titres, fortune et grandeurs.
Prends garde! avant tout la sagesse
Embellit la jeunesse:
Sans elle, hélas! que de malheurs
Pour la vieillesse!
Apprends les maux et les douleurs
D'une brebis; jeune mère
Comme elle, je l'espère,
Tu ne verseras pas des pleurs.

« Dors, cher agneau, pour toi ta mère veille:
Le jour est long; le soleil est brûlant....

Venez ici, puisque mon fils sommeille,
Songe aimable et riant.
Venez! trop tôt il connaîtra la vie,
Chemin semé d'épines, de douleurs,
Où, rose fraîche et jolie
Se flétrit sous les pleurs:
C'est un tombeau recouvert de feuillage;
Ici de l'or, et plus loin des haillons,
Vice et vertu..... Pitoyable assemblage
Que nous nous disputons!!!
A ton réveil, mon fils, un cœur de mère
Partagera tes plaisirs, tes chagrins...
Ah! que toujours un cœur aussi sincère
Préside à tes destins!
Bientôt la mort frappera cette amie
Qui pourrait seule alléger ton fardeau...
Et déjà l'œil oblique de l'envie
Menace ton berceau.
Si le présent me fait verser des larmes,
Mon sein palpite au nom seul d'avenir...

Mes vœux pour toi, vaste sujet d'alarmes,
M'arrachent un soupir.
Je l'avoûrai; mon âme maternelle
Demande au Ciel des talens, des trésors...
Ainsi priant, à ton chevet je veille;
Mon fils, repose et dors.
Dors; car je sais que ma vive prière
Ne te promet que des jours malheureux...
Ah! qu'il est dur pour le cœur d'une mère
De former de tels vœux!!!
Comment! la honte et la triste indigence,
L'obscurité partageraient tes jours!
Plutôt mourir... plutôt de son enfance
Interrompre le cours.
Oui, meurs, mon fils, espoir de ma vieillesse,
Avant qu'un jour tu ne sois avili...
Je dis encor : Meurs! meurs! à la détresse
Je préfère l'oubli.
De feux actifs je me sens dévorée...
J'étouffe... O Ciel! j'ai demandé sa mort...

Ta mort, mon fils! Eperdue, égarée,
J'allais briser ton sort!!!
Vis, vis plutôt; pour que je sois heureuse,
A tes succès j'ai besoin d'applaudir;
Et ta grandeur doit me rendre joyeuse
A mon dernier soupir.
Mais les talens, les honneurs, la richesse
Font des jaloux, de pâles détracteurs;
Tout vient salir la sublime noblesse,
Fille de nos labeurs!
Je sens combien alors pèse la vie,
Quand nous plions sous ce triste fardeau;
Je vois les traits de l'implacable envie
Nous creuser un tombeau...
Soit! mon enfant; et le vœu de ta mère,
Son dernier cri, sont encor : Sois puissant!
Tu ne meurs pas si je lis sur ta bière:
Il était noble et grand.
L'heure a sonné pour mon fils qui sommeille;
C'est le signal de son premier effort.

Qu'un doux baiser et l'inspire et l'éveille;
Qu'il réponde à son sort! »

L'agneau grandit, et son âme brûlante
Ne rêve qu'honneurs et plaisirs.
Brebis joyeuse, mais tremblante,
Voyait dépasser ses désirs.
Son fils avait des charmes,
Mais dégoûtantes mœurs.
Vinrent les larmes
Et les douleurs
Pour l'imprudente mère...
Elle gémit, se désespère...
Mais son fils ambitieux,
Dans sa démence,
A méprisé les dieux...
Et la licence
Le brûlant de ses feux,
Tout jeune, il descend à la tombe...
Brebis à ses chagrins succombe...

FABLE VII.

LE CORBEAU QUI VEUT IMITER L'AIGLE.

Chez les humains que d'esprits maladroits!
Quand un sot se métamorphose,
N'attendez pas que, par l'apothéose
J'aille éterniser ses exploits.
Un corbeau vit un aigle
Fendre l'air
Aussi prompt que l'éclair,
Puis saisir un espiègle,
Jeune hibou, malin, capricieux,
Qui par ses cris troublait les cieux.
Ce n'est pas tout : méchante bête
Souvent se met en tête
Projets pernicieux,
Pour les autres j'entends. Hibou, petit corsaire,
Attirait dans son repaire

Sarcelles et plongeons, bons habitans des eaux
Qui ne quittaient leurs roseaux
Que pour connaître l'esclavage,
Etre envoyés sur un lointain rivage,
Si le hibou ne les croquait soudain.
L'aigle le sut, mit fin au brigandage
Du coquin.
Monsieur corbeau connaissait l'aventure;
Et voyant la tournure,
Puis la fin
De ce combat, je dis de la victoire,
Rêva la gloire
Et se mit en chemin.
Du vaincu la cohorte
(Tous les méchans ne trouvent pas d'abord
La mort)
Se réunit et forme escorte
Au neveu de l'ancien forban,
Toujours un mahométan.
« Son nom? — Je l'ai vu dans l'histoire...

Souvent, je perds le mien:
Pauvre mémoire!
L'on veut que je retrouve un nom algérien!!!
Du reste, vous pouvez me croire.
« Puisque l'aigle a vaincu,
Dit le corbeau, j'entreprends la conquête... »
Il met aigrette sur sa tête,
Tout en s'armant de son écu.
Il avait assez bonne troupe;
Perroquets rouges, blancs, canards et l'oiseau bleu
Garnissaient sa chaloupe.
« C'est un combat naval! — Je l'ignore : morbleu!
Ou sur mer ou sur terre,
Suivons, sans bruit, notre corsaire...
Les compagnons arrivent au rempart,
Où l'ennemi, préparant ses machines,
Faisait briller ses javelines.
L'on avait dit qu'un renard
Guidait l'assaut. En voyant dans la lice
Le monseigneur pour chef de la milice,

Rire et brocard
Tombèrent sur le sire.
Cependant je dois dire
Que ses archers, autres soldats,
Gens d'arme et de combats,
Firent rendre la place.
Corbeau triomphait! son audace
N'eut pas long cours :
L'on vous le harasse,
Et l'on tracasse
(Non pas en discours)
Le vainqueur et sa gloire.
Oui, bientôt la victoire
Et le butin, ses amours,
Sont enlevés par les corsaires...
—Qu'en pensent ses compères?
— Sur la terre et sur l'eau
Ils répètent tout bas : A l'aigle la puissance,
Et la jactance
Au corbeau.

FABLE VIII.

LE MARTINET, L'ARAIGNÉE

ET LE MOUCHERON.

DANS l'angle d'un vieil édifice,
Un moucheron, en volant,
Voit un tissu vacillant,
Léger, onduleux et lisse.
Notre insecte étourdi,
(Et telle est la jeunesse)
Tremble d'abord; puis enhardi,
Veut connaître l'hôtesse
De ce joli hamac :
Il s'abat sur le tapis... crac,
Paraît une énorme araignée.
C'était dans la matinée,
La dame se trouvant à jeun,

S'apprête à croquer l'importun,
L'imprudent, pour mieux dire.
Le pauvre moucheron se débat et soupire,
Appelle du secours;
Il conjure les dieux de défendre ses jours.
Il pense que ses cris et ses pleurs vont suffire
Pour le sauver... Mais les dieux restent sourds.
Pourtant je ne sais quoi bientôt se fait entendre:
Avec bonheur moucheron va l'apprendre.
Un martinet fend l'air,
Et, vif comme un éclair,
Fond sur la toile, et l'enfonce et la brise:
Cet exploit favorise
Le prisonnier qui fuit
Pour gagner un obscur réduit.
Pendant qu'il souffle et se degage
Des fils du perfide tissu,
Il entend, sans être aperçu,
Dame fileuse qui fait rage.
« Pourquoi, dit-elle au martinet,

Venir avec impudence
M'enlever mon butin et briser mon filet?
Que ne puis-je sur vous exercer ma vengeance,
Vil ravisseur!
Vous privez ma famille
Du fruit de mon labeur...
— Taisez-vous, belle dame, ou bien je vous étrille,
Répond notre gaillard; il vous convient, ma foi,
De me nommer rapace,
Quand vous et votre race
Dévorez moucherons tout aussi bien que moi!
— Vous en avez menti, répliqua la commère;
La différence est grande, et je suis débonnaire.
L'insecte, dans mes rêts, peut trouver du répit;
Je lui donne souvent tout le temps nécessaire
Ou pour se recueillir, ou faire le récit
De ses malheurs. S'il me laisse un écrit,
Ou quelque point testamentaire,
Je le remets à ses parens.
— Ah! qu'ils sont reconnaissans!

Mais votre verbiage
Est temps perdu;
Et j'enrage
Sans vous en châtier, de l'avoir entendu.
Vous, meilleure que moi! ma chétive pécore,
Pour vous guérir, prenez de l'ellébore...
— Je suis de votre avis, dit sur un ton fausset,
Le moucheron; monsieur le martinet:
Oui, madame radote,
Et je la note
Sur notre calepin.
Vous ressembler! oh! non: vous êtes l'assassin
Qui, tout-à-coup, tombe sur sa victime,
Et vous l'immole sans merci.
Madame, pour la frime,
Vous dit, d'un ton adouci:
Dépêchez-vous, je vous attends, ma mie,
Je vous étrangle avecque bonhomie...
C'est bien là le geôlier et l'infâme bourreau,
Flattant le patient assis sous le couteau.

Cette distinction me paraît fort logique :
A bien des gens je crois qu'elle s'applique.

FABLE IX.

LE LÉOPARD ET LES POURCEAUX.

J'AI vu pour rois, dans l'instructive histoire
Des animaux, ours, loups, requins, tyrans gloutons...
Je n'ai pu découvrir aucun réquisitoire
Daté du consulat des candides moutons.
Les bêtes ont vécu sous la race lionne...
« C'est déjà vieux. — Oui, mais
Jamais
Personne
Alors ne le trouvait mauvais.
— Peut-être les sujets avaient-ils bouche close?
— Je ne le pense pas, et j'explique la chose
Tout simplement :

Le lion est toujours généreux, magnanime,
Reconnaissant, bien né, par-là roi légitime
Des forêts : or, comment
Viendrait-on le priver des droits de sa naissance,
S'il protége son peuple, et si, par sa clémence,
Il rend à son pays quelque jeune insensé
Coupable par le fait, mais par l'erreur bercé?
Se révolter alors c'est crime abominable;
C'est exciter du ciel la colère implacable.....
Cela s'est vu pourtant
Trop souvent.
Allons! sans m'en douter, j'abandonne ma route;
Ami lecteur, j'y reviens,
Ecoute
Et retiens.
Un lion, affaibli par le poids des années,
Demandait à la mort quelques courtes journées
De répit :
Il voulait de son peuple augmenter la richesse,
Puis, sur un cœur ami, terminer sa vieillesse.....

Ce doux penser lui sourit.
Las! c'est en vain : on brise sa couronne;
Un léopard la prend et se la donne
En se promettant d'heureux jours.
Il n'était que vassal encore tout-à-l'heure.....
Mais voyez quel concours
Réunit ce sultan auprès de sa demeure!
Les amis de la nouveauté
S'inclinent en criant : *Vive sa majesté!*
Ce mot a chatouillé le roi de fraîche date;
Il fait le beau, donne la pate
A tout venant....
La canaille redit : *C'est charmant! c'est charmant!*
Mais le monarque populaire,
A force de chercher à plaire,
S'en trouva fort mal payé.
Or, des pourceaux la gent bien peu civile
(Ce vilain peuple était par le gland égayé)
Se dirige vers la ville.
Malgré leur habit fangeux,

Pourceaux sont bien reçus à la cour léoparde.
L'orateur grogne, et donne l'accolade
Au sire qui reçoit son baiser et ses vœux.
Maître pourceau (la chose peut se dire)
Avait la gale; il en fait don au sire,
Qui vit ses jours en danger.....
Il se hâte de changer
Et d'humeur et de caprice.
Qu'en advint-il? les gens de la police
Eloignant du palais tout autre visiteur,
Firent crier bien haut le peuple barboteur:
Et sans parler des moutons et des biches
(Cœurs les plus aimans du troupeau),
Grands et petits, pauvres et riches
Rappelaient le vieux roi déjà mis au tombeau.

Panthères, léopards, écoutez la morale:
Je n'ai pas dit: Soyez usurpateurs!
Mais si vous êtes rois, qu'en vous rien ne ravale

La dignité de la pourpre royale....
Pères de vos sujets, vous êtes leurs seigneurs.

FABLE X.

L'OURSON.

Je me rappelle avoir lu dans l'histoire
(Et le fait est notoire),
Qu'à Rome un citoyen
Nommé Domitien,
Sorti de noble souche,
Donc né patricien,
Passait son temps à tuer pauvre mouche
Qui voltigeait autour de son manoir.
Or, le tueur, pour avoir
Une plus grasse curée,
Dans son logis plaçait boisson sucrée
Et les fruits de son repas.

Maintenant nombrez les trépas
Et les massacres!!!
Ces exploits, nous dit-on, n'étaient que simulacres
Des exécutions
Et décollations
Qu'il se proposait de faire
Chez les humains.
Je ne sais si les Romains
L'ont surnommé le Débonnaire....
Pour moi j'aime mieux un corsaire
Qui d'égorger fait sont métier,
Que ces petits tours d'écolier,
Ce cruel badinage
Qui présage
Pour l'avenir
Soif du sang..... Pour prémunir
L'enfance et la jeunesse
Contre la scélératesse,
Parens ne peuvent trop tôt
Inspirer la pitié, l'amour et la tendresse

Pour faible, pour lequel tout bon cœur s'intéresse,
Chez l'homme et chez les animaux.
Je n'aime pas voir une mouche
Palpiter sous l'œil farouche
D'un enfant qui se plaît à la faire souffrir,
Et par degrés la voir mourir...
Que la voix maternelle
Reproche à cette âme cruelle
Sa barbarie et sa noirceur.
Puis-je dire sans horreur
Qu'autrefois une mère
Par un souris
Encouragea la rage sanguinaire
De son fils?
Vous frissonnez, âmes aimantes,
Pour l'objet de votre amour...
Rassurez-vous; ce fait, bien digne des bacchantes,
S'est passé chez les ours.
Dans un bois solitaire,
Un ours et ses oursons

Faisaient la guerre
De diverses façons
Aux animaux dont la faiblesse
Favorisant leur fureur,
Assurait facile prouesse
Au barbare vainqueur.
Je ne sais combien de gazelles.
Et de biches fidelles
A l'amour,
Périrent en un jour.
Gorgés de sang, saturés de carnage,
L'ours et son hideux entourage
Sur des cadavres dormaient...
Quelques victimes s'agitaient
Sous le poids du nouvel Anthée,
Et palpitaient
Sur la mousse ensanglantée.
Les tendres cœurs,
Sans émoi, ne peuvent entendre
Et les sanglots et le cri des douleurs,

Ni voir répandre
Des pleurs.
Belle famille de colombes,
Près de ces catacombes,
S'abat:
Elle venait soulager l'infortune.
Mais de l'ourson la rage peu commune
Se réveille et trouve un appât.
Soudain le monstre s'élance
Sur l'innocence...
Voyez l'affreux raffinement!
Cette bête cruelle,
Pour son amusement,
Saisit chaque colombelle,
Non pour la dévorer;
Ce n'est que pour folâtrer...
En pressurant colombes délicates
Le monstre leur coupe les pates...
La mère voit son fils
Mutiler les pauvrettes

Si bonnes, si jeunettes,
Et par un grâcieux souris
L'encourage...
L'ourson grandit, et dans sa rage,
Manquant un jour d'aliment,
Étouffe voix de la nature,
Et fait large blessure,
D'un coup de dent,
Au sein de la triste mère,
Qui gémit, se désespère,
Et maudit son aveuglement.

FABLE XI.

LE RENARD ATTAQUÉ DE FOLIE.

QUAND chez l'homme on voit la folie
Assise et bien établie,
C'est chose simple; et je ne pense pas

Que pour prouver le fait, il faille longs débats:
Mais que singe ou renard, enfin pareille engeance
Tombe en démence,
Ce cas devient phénomenal,
Et l'homme alors a trouvé son rival.
Doit-il s'en applaudir? la question est drôle!
De juge ou d'avocat je refuse le rôle,
Car je crains les récalcitrans,
Critiques et mille autres gens.
Sans plus tarder, je viens donc à mon conte.
Contre maints poulaillers,
Un célèbre duc ou comte,
Quoique renard, du fond de ses halliers
Préparait en secret une forte sortie.
Ses amis et ses conseillers
Devaient être de la partie:
L'on députa mille éclaireurs
Pour connaître les lieux sans éventer la mine,
Puis échapper à l'œil de la race canine
Que redoutaient beaucoup tous nos maîtres trompeurs.

Les envoyés, satisfaits de leur course,
Se rendent auprès du renard:
« Nous tenons de bonne source
Que dès ce jour, en levant l'étendard,
Nous triomphons : demain serait trop tard.
Allons aux voix! répond le sire. »
Les conseillers, que l'ardeur du butin
Alléchait, aussitôt se hâtent de souscrire:
Nos renards partent donc sans sonner le tocsin.
Tout dormait fort chez la gent volatile...
Un compère se glisse, et tout bas se faufile
Parmi les coqs, les poulets, les dindons;
Marque de l'œil les oisillons
Qui vont tomber sous sa pate.
Maître des lieux, le consommé pirate,
Pour donner le signal
De l'assaut général,
Etrangle deux poussins, puis, vous happant leur mère,
Etanche sa soif sanguinaire
Dans les flots d'un sang innocent:

Chacun donna son coup de dent.
Ivres de sang, saturés de carnage
(Le soleil en sa course en recula d'horreur),
Nos coquins font le partage
De la gent emplumée, et chaque giboyeur
Vante bien haut le chef déprédateur
Qui les avait conduits à si grasse curée.
Tout va bien jusqu'ici, j'entends pour des renards,
Cœurs sans foi, sans remords, sans crainte et nés pillards.
Mais voici que dans la contrée,
Aigles, lions, vautours et mille oiseaux puissans,
Sans compter, croyez bien, les amis des victimes,
Dénoncent au public l'auteur des derniers crimes,
Seigneur renard, l'effroi des innocens!
Or, tandis que chacun contre lui se courrouce,
Le traque et le poursuit,
Notre drôle repousse
Toute accusation, et sans délai, proscrit
Ses agens, ses amis, ses fidèles compères,
De ses hideux exploits dignes auxiliaires.

Qu'arrive-t-il? il se voit attaqué,
Harcelé, démasqué
Par les siens, réunis au peuple qui le hue.
Dans les champs, dans les bois on fait une battue;
Le duc renard tombe dans les lacets:
Tout vient le déchirer, jusqu'aux jeunes bassets.
Il a donc recueilli le fruit de sa folie!

Qu'à troupe de brigands un scélérat se lie,
Il lui faut avec eux toujours vaincre ou mourir:
Les dénoncer, chez lui c'est indécence;
S'en séparer, c'est excès de démence:
Qu'il persévère donc et qu'il sache périr.
Je le vois bien, tout renard n'est pas sage;
Et ne prend pas toujours au corbeau son fromage.

FABLE XII.

LE BAL MASQUÉ.

*A Mlle C*** A***.*

Vraiment vous êtes gentille,
Et simple et bonne fille ;
J'aime à répondre à vos désirs,
En vous procurant plaisirs
Qui jamais de l'innocence
N'excitent les soupirs.
J'ai fraîche souvenance
De votre dernier mot...
Vous rougissez! est-ce un complot
De votre petite puissance ?
Aurais-je tout découvert?
Non : c'est une requête
Que, le lendemain d'une fête,

Après joyeux concert,
Vous adressâtes au *Bonhomme*.
Vous vous rappelez comme
Je me prêtais à vos jeux!
Ai-je refusé *pigeon vole*?
Petite folle,
Pour vous, j'imiterais le preux,
Le bon Henri, le roi de France,
Qui, pour amuser ses enfans,
Laissait de côté courtisans
Et d'autres vilaines gens,
Oubliant presque convenance.
Mais revenons à mon sujet,
Je veux vous servir à souhait.
Ne vois-je pas impatience
Dans vos yeux! Fi donc! c'est laid...
Laissez cela pour grande dame...
Faisons la paix, mais je réclame
Un souris gracieux:
Levez les yeux;

Bien, c'est cela : donc plus de guerre.
Vous m'avez dit : Qu'est-ce qu'un bal masqué?
Je vais vous satisfaire.
Or, suivez-moi, car je suis embarqué
Sur l'océan de la folie.
Eh! qu'ai-je dit! voyez, j'oublie,
Que, prudent nautonnier,
Onc je ne fis pareil voyage,
Voire dans l'âge
Où l'écolier
Trépigne impatient de quitter le rivage
Où l'aréopage
Et les gens du métier,
Savans mentors, par leur docte langage,
Pensums, autres liens, amarrent le volage
Et son équipage
Lesté du bagage
De futur bachelier;
Ni lorsque la Sorbonne
M'a donné couronne

De laurier,
Que, rentré dans ma province,
Je me croyais un prince,
Au moins un consul romain
Qui, surchargé de butin,
Se rend au capitole
Pour offrir son auréole
Au dieu Jupin.
Oui, dans ces jours d'effervescence,
De victoire et de puissance,
J'ai remis au lendemain
Bal masqué, galop moderne
Et pareille baliverne,
Pain quotidien
D'un blondin.
Que pourrais-je donc vous dire?
Comment décrire
Cette folle gaîté
Qui pique tant la curiosité
D'une charmante fille?

Un instant : sous verte charmille,
Un magot et sa famille
Donnaient festin et bal;
Sans être leur commensal,
Je pus voir à mon aise
Le concours seigneurial.
« Bal de singes! fi donc! — Je crois, ne vous déplaise,
Que pour cérémonial
C'est même chose,
Et de démence même dose
Que chez nous...
Je commence : entendez-vous
La voix mignonne
De ce joli petit marquis;
Et la chanson que fredonne
Ce gros commis :
Prédiction de l'astrologue,
Et l'obscur dialogue
De ces deux fats;
Ce miaulement insipide,

Enfin ce cri stupide
De ce Jeannot, digne émule des chats?
Bon Dieu! quelle cohue!
Ma tête est fendue.....
Je n'y puis tenir.....
Mais comment fuir?
L'on me pousse et m'assiège;
C'est un poudreux manège
Où cent coursiers, sans frein, sans mors,
Dans le délire et les transports
Renversent tout sur leur passage:
Point de place ici pour le sage.....
Mais voyez-vous ce changement!
Quel désappointement!!!
Chacun a baissé son masque....
Je reconnais sous ce casque
Le plus lâche usurpateur
De la gloire et de la valeur;
C'est le plus hideux des êtres,
C'est le singe paresseux:

Voyez donc! qu'il est affreux.....
— Et ces marquis? — Ce sont deux traîtres
Que réclame le gibet,
Ours mal léchés et flétris par le fouet
Du bourreau. Ces péronnelles
Qui roucoulaient en colombes fidelles,
Sont courtisanes que lion
Chassa de son empire.....
— Et ce devin? — C'est un satyre.....
Assez; car je connais les gens, l'amphytrion
De cette hideuse soirée.
Vous voyez, c'est race tarée
Qui de la nuit
Invoque les ténèbres.....
Par leurs forfaits devenus trop célèbres,
Ces vilains animaux, que tout abhorre et fuit,
Ont pris le casque
Ou le masque
Pour déguiser leur immoralité....
Et c'est là bal joyeux! et c'est franche gaîté!!!

Votre bon cœur, aimable fille,
Pour être heureux, au sein de la famille,
Cherchera pure volupté.

FABLE XIII.

L'AUTEUR ET LE COMÉDIEN.

HALÉ, langoureux, courbatu,
Nourri dans mauvaise cuisine,
Un auteur, mal vêtu,
Gravissait une colline.....
Le soleil dardait ses feux
Sur le chemin sablonneux;
Point de feuillage
Dont l'ombrage
Vînt rafraîchir le jeune aventureux.
Il chancelle..... L'esprit use
Certaines gens

Avant le temps;
Et l'amant d'une muse
S'abuse
S'il se promet honneurs et de longs ans.
Pour vivre heureux soyez dans la finance;
L'homme d'esprit, et plus souvent le sot
Bravera l'indigence
Dès qu'il tiendra la balance
Où l'usurier met le lingot.....
Chut! car j'entends qu'on appelle:
C'est le cri du voyageur,
C'est l'auteur,
Qui sa misère et son malheur
Aux échos d'alentour révèle.
— Qu'ai-je donc fait aux dieux!
Chaque jour, sur ma lyre,
Mon âme soupire
En leur honneur des chants mélodieux.
A mes efforts Phébus daigna sourire....
Mais pour les siens, las! qu'il est oublieux!

Dans ma misère,
Sur la terre
Je n'ai pas où poser le front;
Loin de mes amis, de ma mère,
Vais-je expirer sur ce mont!!!
Il dit; et sa tête retombe
Sur son sein.....
Ciel! je crois qu'il succombe
Au chagrin!
Heureusement dans la vallée
Ses cris avaient excité
L'attention, la curiosité:
Peut-être nymphe désolée
Envoya ce secours
Au chantre des amours:
Bonne fille du Parnasse,
Pour mettre sur la trace
D'un amant,
Trouve quelque complaisant.
Je ne sais pas médire;

En tel cas, cela m'irait bien !
Je me hâte de dire
Que près du pauvre auteur vole un comédien,
Garçon sensible, en ducats pas trop mince,
Jeune premier de troupe de province.
Pour ceux d'ailleurs je ne dis rien :
A Londres, à Paris, tel ou tel fait le prince.....
Et messieurs les auteurs
Doivent rester ses petits serviteurs.
Mais mon comédien, aimable et galant homme,
Apercevant le malheureux
Qui fixait vers la terre un regard langoureux,
Ne s'enquiert point comment l'infortuné se nomme,
S'il est vilain ou gentilhomme;
Il offre de bon cœur
Les provisions de sa route
A l'auteur;
Puis ajoute
Quelques mots bienveillans qui calment la douleur.
Après un moment de halte,

Cheminent nos amis, car ils le sont déjà.
(Peut-on ne pas aimer celui qui soulagea
Notre cœur!) Le poète exalte,
Chemin faisant,
L'étranger compatissant.
Viennent dès lors ces confidences
Qu'amènent telles circonstances.
Avant de nous quitter, dit le comédien,
Je veux finir votre misère;
Pour vivre à l'aise, écoutez bien:
Suivez route vulgaire :
Je m'explique; un auteur
Cherche, invente et compose
Avec labeur;
Quelques bravos, pas autre chose,
Lui reviendront: au contraire un acteur,
Sans de grands frais, par son jeu, par ses mines,
Ses poses graves ou badines,
Fait son chemin.
Plus il est sot, plus, souvent, il sait plaire.....

Et quelle riche affaire
Sut obtenir mons de Scapin!
Laissez de côté la gloire:
Si vous voulez entrer au temple de Mémoire,
Ami, vous mourrez demain....
Mais une cabriole
Peut vous conduire..... au Capitole.

C'est vrai : l'on siffle Zénophon
Pour applaudir un bouffon.....
Arlequin et sa marotte;
Un singe, une marmotte,
Que sais-je! un rogaton
Chez bien des grands sont de bon ton.

FABLE XIV.

LA FILLE DE L'AVARE.

De qui veux-je parler? d'un monseigneur Renard,
Personnage connu, mais trop connu, peut-être,
Grand ami du séjour champêtre;
Ce serait bien si le pendard
De la cité n'eût aimé disparaître
Pour se faire usurier..... Or, le hideux vieillard,
Au visage creux et blême,
Avait monts d'or amassé.
—Pour son fils?—Point du tout.—Pour qui donc?—Pour lui-même...
Vous le verrez. Le fiancé
De l'une de ses filles
Eut tourmens et castilles
Avec maître Renard.—Oui! Quand donc?—L'an passé,
Plus tôt, plus tard; je n'ai mémoire

Des dates : pour l'histoire
Ou le fait,
En mon esprit je l'ai tracé d'un trait.
Mais reprenons la chose
De plus haut.
La fille était gentille et bonne virtuose ;
Et son cœur ne pouvait accepter un rustaud
Pour époux; lors, certain grand personnage,
Comme font les amans, rôde autour du village
(C'était, je crois, un léopard;
Beaucoup d'honneur pour monsieur le renard).
Sûr du terrain, il exhibe ses titres,
Sans oublier fraîches épîtres
Pour demoiselle Isabeau.
Style d'amour n'est pas nouveau,
C'est impromptu de convenance.....
Je passe donc tout cela sous silence.
Quand notre avare eut bien lu, bien relu
Codes et droits, se sentant résolu
A marier sa fille,

Autant de gain, dit-il, pour ma famille;
Point de dot..... et
Le compte est net.
— Au mariage
Je donnerai les mains; mais sur mon héritage,
Monsieur l'amant, ne comptez pas;
Demoiselle Isabeau, du reste, a des appas.....
Je suis pauvre; un douaire
Que l'un de mes aïeux
Fit à dame Yolande, a rendu malheureux
Ses petits-fils..... — Quoi! vous, millionnaire,
Vous voulez me donner votre fille sans dot!
— Sans dot, monsieur.....— Je ne suis pas un sot.....
Et sur l'heure,
Notre gaillard
Déserte la demeure
Du renard.
Pauvre Isabeau soupire et se désole:
Que devenir? pas une obole!
C'est bien mauvais commencement

Pour acclimater autre amant.
Ce n'est pas tout; la demoiselle
Avait sur le cœur la querelle
De l'avare son père; et le dur argument
Que léopard contre richesses
Et prouesses
Du vieillard avait lancé....
— Le mariage est-il plus avancé?
— Non : mais par-là j'explique
Les douleurs
Et les pleurs
De la pauvrette. Or, au sol britannique,
Ou bien ailleurs,
Renard fait un voyage,
Ou par message
De blaireaux ses ambassadeurs,
Découvre un prolétaire.....
C'était, je crois, un ourson,
Je me trompe : un hérisson.
— Isabeau, voulez-vous me plaire?

Je vous offre aimable époux,
Bien fait, digne de vous;
Il vaut de l'or: passons chez le notaire.
Pauvre enfant vit bâcler l'affaire,
Et ne dit mot:
Sans le savoir, elle prenait un sot
Qui de l'avare a palpé les pistoles.
Entendons-nous, le renard, fin matois,
N'a pas déboursé dix oboles:
Mais sur les fonds du bon peuple putois
Il a fait grasse curée.
Vous savez tout cela: ce que l'on ne dit pas
C'est que l'époux, oui, malgré dot, appas,
Pique, égratigne Cythérée...
Voyez bien que je parle bas!

A vous, bonnes jeunes filles,
Je puis dire tout haut:
Mourez avant d'entrer dans les familles
De hérissons, singes, autre maraud.

FABLE XV.

LA BERGÈRE ET LE VIEUX SOLDAT.

Un gracieux souris, parole de tendresse,
Sermens, mille autres jeux d'amour
Durent un jour :
Sur les ailes du temps s'envole la promesse,
Puis le cœur, à son tour.
Les sages, s'il en est, préféreront bergère
Simple et naïve, à la ruse étrangère,
Au cœur ouvert à la pitié,
Qui connaît peu l'amour, mais se prend d'amitié
Pour le malheur et la misère.
Par les dieux,
Fille des champs jamais ne jure;
Mais sentiment qui se peint dans ses yeux
Toujours dure.

La main qui caresse mouton
Avec abandon,
Et lui donne pâture
De fleurs,
Soulage la nature
En pleurs.
Dans les champs, sous la feuillée,
Ou sur la mousse des bois,
A l'heure encor de la veillée,
Que de fois
Le pélerin, dans son voyage,
A rencontré cœur de village
Bon, sensible, divin,
Et qui l'aida dans son chemin!
Pauvre vieillard, au hameau, c'est un père
Pour jeune bergère;
C'est un ami, c'est un frère
Pour tous ceux de son âge. A table du festin
Que prépare la fermière,
Il peut venir, soir et matin,

Oublier la misère:
L'étable, du sommeil lui fournit les pavots.
A mon croquis, lecteur, daigne sourire:
Ce que j'ai vu, je vais le dire
En quelques mots.

Courbé sous les douleurs, et loin de sa patrie,
Un vieux soldat touchait au terme de la vie,
Il creusait son tombeau...
« La roche du désert couvrira donc ma cendre!
Encore quelques jours et j'aurais pu la rendre
Au sol de mon hameau...

Bien jeune, je compris les accens de la gloire;
Je suivis l'étendard que guidait la victoire
Dans les champs ennemis.
L'étoile de l'honneur est mon seul héritage;
Le laurier des combats est le plus noble hommage
D'un brave à ses amis.

Vains regrets! j'abandonne à la terre étrangère
Mes soupirs et mes vœux, mes cris, ma plainte amère,
Jusqu'à mon souvenir....
A de telles douleurs, je le sens, je succombe... »
Et son front incliné déjà touchait la tombe.
N'a-t-il plus d'avenir!

Un troupeau bondissant paissait sur la colline;
La bergère entendit de la roche voisine
Cet hymne du trépas...
Elle accourt... le vieillard se relève en silence...
« Mon père, du courage! et vous verrez la France;
Je vais guider vos pas. »

Un pénible trajet les conduit au village
Qui rappelle au soldat les plaisirs du jeune âge
Et la paix du berceau.
« Je respire, dit-il, et je suis sans alarmes :
Sur le sein d'un ami le trépas a des charmes...

Qu'on me creuse un tombeau ! »

Le soleil se couchait plus loin que la montagne.
Quand le flambeau du jour rendit à la campagne,
Le pur éclat des cieux;
Une vierge à genoux, ange de la prière,
Répétait en pleurant : « La terre soit légère
Aux dépouilles du preux ! »

ÉPILOGUE.

C'est assez; j'aperçois des saules de la rive
Les boutons poindre et verdir :
Or, comment retenir
Muse simple et naïve ?
Le berger et son chalumeau
La rappelant à la prairie ;
La voyez-vous rejoindre le troupeau

Bondissant sur l'herbe fleurie?
Je la suis; sous ses pas
Vont naître le lis et la rose:
La violette semi-close
A déja percé les frimas.
Tout nous ramène au bocage...
Mais tandis que, sous le feuillage,
Je retrouverai mes brebis
Et mes amis,
Que le cœur des bonnes mères,
De ma muse et de moi conserve souvenir...
Je tarde trop; un doux zéphir
Me rappelle auprès des bergères:
Adieu! — Pour jamais! sans espoir!
— Bonnes mères, au revoir!

Fin.

Table.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE.